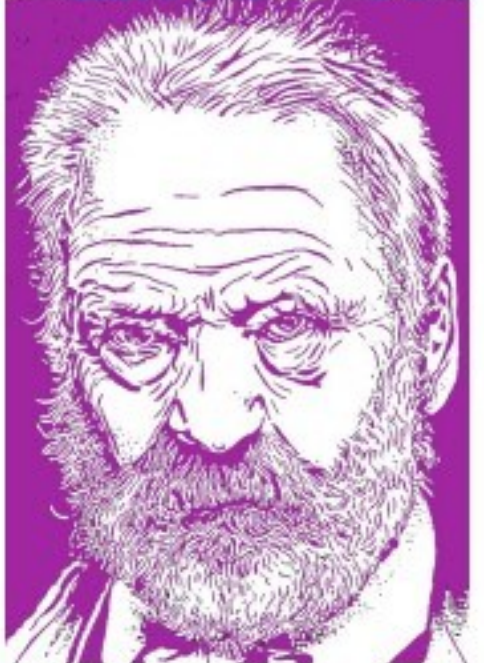


**PRIX
VICTOR
HUGO
2025**



FONBEUZARD



THEMES

Sujet n° 1 (Jeu de mots)

« Ouf, l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ? »

Imaginez la suite en utilisant obligatoirement les 12 mots suivants :

Cacahuète-Calembredaine-Capricorne-Cave-Cercueil-Charismatique-Charivari-Chaussure-Chocolat-Courgette-Croustillant-Culotte.

Sujet n° 2 (Histoire d'eaux)

Rencontre insolite d'un parapluie avec...la fontaine.

Sujet n° 3 (La curiosité sera-t-elle un vilain défaut ?)

« Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face... Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout ? Je ne savais pas mais je devais absolument traverser... »

Membres du jury

Mme Carmen **ALEXANDRE**, Mme Céline **LASGLEIZE**, Mr Bernard **VILLÉGA**, Mr Jean-Louis **BIGOT**, Mme Marie-José **MOYEN**,
Mme Nathalie **CHACON**,

Mr André **VILATTE**, Mme Emmanuelle **DÉLÉDICQ**, Mr Frédéric **SIDOR**,
Mme Mélanie **MIGNOT** « Elu(e)s »,

Mme Tania **RÉZÉ** de la librairie « les passantes ».

Le Cercueil aux Courgettes (*Nouvelle policière*)

Ouf, issue de secours.

Mince, bloquée.

Comment sortir de ce conclave ?

Pourquoi dis-je conclave, mon esprit divague, ma langue fourche, pensa t'il. il était épuisé, enfermé dans cette **cave** depuis trop longtemps.

La question tournait en boucle dans la tête de l'inspecteur Ménard alors qu'il contemplait la poignée rouillée de la porte en métal. Il ne s'attendait pas à être piégé. Il pensait avoir une longueur d'avance. Une fois de plus, il avait sous-estimé **Capricorne**.

Il se retourna lentement. La lumière néon vacillait, laissant apparaître les murs nus de cette **cave** qui ne servait manifestement pas à conserver du vin. Des traces de pas, des câbles, une table au centre, et une odeur persistante : **cacahuète grillée** et... quelque chose d'autre. Du **chocolat** fondu.

Sur la table, un dossier, épais. Ménard l'ouvrit, le cœur battant.

Photos. Listes. Correspondances cryptées. Des noms connus du service. Et un symbole, griffonné à la hâte en marge : une tête de **Capricorne**, cornes dressées.

Il reconnut une photo. Hélène, l'informatrice disparue six semaines plus tôt. Derrière elle, une caisse de **courgettes**, banale, mais les étiquettes ne collaient pas. C'était donc vrai : le trafic se faisait via des livraisons agricoles.

Mais ce n'était pas tout. Une **chaussure** d'enfant trônait là. À côté, une **culotte** soigneusement pliée, et un **cercueil** en bois clair, vide. Trop vide.

Sur une chaise, un sachet de **cacahuètes** éventré. Ménard prit une profonde inspiration. Il sentait que tout ça n'était pas seulement une mise en scène. C'était une signature. **Capricorne** aimait les symboles. Il les maniait comme d'autres manient les armes.

Une feuille volante attira son attention. Il la déplia. Manuscrite, encre noire, écriture nerveuse.

"Cher Ménard,

La vérité n'existe pas. Juste des **calembredaines** plus ou moins crédibles.

Mangez donc un peu de **cacahuètes** avant qu'il ne soit trop tard.

C."

C'était un message ? Un jeu ? Un avertissement ?

Un bruit. En haut de l'escalier, un grand **charivari**.

Il n'était pas seul.

Ménard attrapa le dossier et recula, à la recherche d'une arme. Rien. Juste un vieux pied de table.

Un pas. Deux. Il tendit l'oreille. Le plancher grinça à peine, là-haut, comme si quelqu'un flottait plus qu'il ne marchait.

Pas de voix. Pas de lumière au sommet de l'escalier de pierre.

Seulement l'attente. Étouffante.

Il coinça le dossier sous son bras, serra le manche du pied de table, et se glissa vers l'angle du mur. S'il restait ici, il finirait dans ce **cercueil vide**, sans que personne ne pose de questions. **Capricorne** n'éliminait pas. Il effaçait. Comme une erreur de frappe.

Un cliquetis. Puis, une voix étouffée. Féminine.

Il se figea.

- T'as laissé des **courgettes** ?

- Non, j'ai tout planqué avec le **chocolat**, t'es con ou quoi ?

La porte s'ouvrit. Deux silhouettes apparurent enfin, découpées dans la lumière de l'encadrement. Ménard se tendit. Ils n'étaient pas armés. Il attendit le bon moment, puis surgit comme un diable hors de sa boîte.

- POLICE !

L'un cria, l'autre tomba à la renverse. Il envoya le premier au sol d'un coup de bois dans la cuisse et immobilisa l'autre. Une **culotte léopard** tomba de la poche du garçon, qui bredouilla quelque chose à propos d'une soirée qui avait mal tourné.

- Qui vous envoie ? **Capricorne** ?!

- Quoi ? Non, on... on vient chercher la came, mec !

- Quelle came ?

- Ben... les **courgettes**, monsieur ! Celles avec la came à l'intérieur ! On est juste des relais !

Ménard comprit. Ils n'étaient rien. Des courroies dans une machine bien plus vaste. Il les ligota, les enferma dans un placard métallique au fond de la pièce, et grimpa l'escalier.

Dehors, la nuit était tombée. Le hangar donnait sur un quai désaffecté, à l'abri des regards. Il appela un collègue de confiance, Adrien. Seul flic encore capable de se taire.

- J'ai mis la main sur le dossier. Et sur la cargaison. Mais ça dépasse ce que je pensais.

- T'as trouvé **Capricorne** ?

- Non. Mais j'ai trouvé ses fantômes. Et **ils sont** bien ficelées.

Il coupa. Adrien comprendrait.

Dans sa voiture, Ménard relut les notes d'Hélène, insérées dans le dossier. Un nom revenait. Une société-écran nommée **Croustillant SAS**, spécialisée dans les snacks à base de **cacahuètes**.

Le siège était en centre-ville. Façade banale. Derrière, sans doute, l'entrée vers un monde bien moins croquant.

Et dans un coin du dossier, une photo récente.

Un homme, costume gris perle, lunettes fines, le regard vif.

Ménard s'immobilisa.

Il le connaissait.

Capricorne avait un visage. Et ce visage... c'était celui de son ancien supérieur.

Le visage le hanta toute la nuit.

Brosseau. Le commissaire Brosseau. Ménard l'avait admiré, craint, parfois détesté, mais toujours respecté.

C'était un flic à l'ancienne, droit, dur, au regard capable de faire vaciller un témoin sans qu'il ait besoin d'ouvrir la bouche.

Et pourtant, sur cette photo, prise deux semaines plus tôt, selon les métadonnées, Brosseau se tenait devant un entrepôt de **Croustillant SAS**, une tablette de **chocolats** à la main, souriant à un chauffeur qu'on soupçonnait depuis longtemps d'être un passeur.

Capricorne. Ce n'était donc pas un pseudonyme. C'était un masque. Et Brosseau l'avait porté pendant des années, sans jamais laisser transparaître la moindre faille.

À 5h du matin, Ménard réveilla Adrien.

- J'ai besoin d'un mandat. Et de discrétion.

- Contre qui ?

- Brosseau.

Silence au bout du fil.

- Tu veux foutre en l'air ta carrière pour **quelques courgettes** ?
- C'est pas quelques **courgettes**, Adrien. C'est un **cercueil** pour des gens dépendants, prêt à refermer son couvercle.
- Tu dis ça parce que t'as pas dormi.

Ménard coupa. Il n'avait pas besoin qu'on le comprenne. Il avait besoin qu'on le suive, ou qu'on le laisse seul.

À midi, il se rendit à la conférence de presse annuelle de la brigade anticriminalité. Tout le gratin du commissariat était là, autour d'un buffet où cacahuètes et mousse au **chocolat** tentaient de faire oublier les coupes budgétaires.

Et là, debout sur l'estrade, costume trois-pièces impeccable : **Brosseau** Toujours aussi **charismatique**, toujours aussi calme. Il vantait les derniers chiffres de la délinquance en baisse, les efforts de la BAC, les "résultats obtenus grâce à une politique de fermeté."

Ménard sentit sa mâchoire se tendre.

Dans sa poche, une clé USB contenant les preuves : photos, relevés bancaires, extraits de comptes codés, jusqu'à l'inventaire exact d'un container où, selon Hélène, les corps de deux adolescents avaient été dissimulés, entre des sacs de snacks **croustillants**.

Il attendit la fin du discours. Puis s'avança.

- Commissaire.

Brosseau se retourna, sourit.

- Ménard ! Toujours dans les caves à fouiner ? On dit que tu te nourris de rumeurs et de **calembredaines**, maintenant.

- J'ai trouvé une histoire bien plus solide que ça. Et elle commence par une cargaison de **courgettes**, et finit dans un **cercueil**.

Le sourire de Brosseau se crispa à peine. Une micro-seconde. Mais Ménard avait vu.

- On en parle dans mon bureau ? proposa Brosseau mielleux.

- Non. On en parle au tribunal.

L'arrestation ne fut pas immédiate. Mais le vent avait tourné. Ménard transmit le dossier à une juge d'instruction. Des têtes tombèrent. D'autres s'échappèrent.

Capricorne n'était peut-être qu'un nom parmi d'autres. Peut-être qu'un jour, il réapparaîtrait, sous une autre forme.

Mais ce jour-là, Ménard remonta de la cave. Et pour une fois, l'issue de secours était ouverte.

Six mois plus tard.

Ménard mâchait une barre de **chocolat** en fixant la pluie qui tachetait les vitres de son bureau.

Il n'avait pas revu Brosseau depuis le procès. L'ancien commissaire avait plaidé l'infiltration, la stratégie, la manipulation d'un réseau trop vaste pour être démantelé de l'extérieur.

Mais les preuves, nombreuses et précises, avaient parlé. Et Hélène, même morte, avait témoigné à travers ses notes.

Le verdict était tombé. Vingt ans ferme.

Mais pas de soulagement pour autant.

Le dossier *Capricorne* avait révélé des ramifications jusque dans les ministères. Des hommes que Ménard ne pourrait jamais toucher. Il le savait. On lui avait proposé une promotion. Il avait refusé. On lui avait offert le silence. Il l'avait accepté.

Il sortit une feuille de son tiroir. Une dernière note d'Hélène jamais versée au dossier.

"Si je disparaissais, dis-leur que je n'étais pas une héroïne. J'ai juste voulu que le monde pue un peu moins. Même si je savais que ça ne sentira jamais bon."

Il replia la feuille et la glissa dans sa poche.

Ce soir-là, il ne rentra pas chez lui.

Il marcha longtemps dans la ville. Passa devant l'ancien siège de *Croustillant SAS*, fermé depuis l'enquête, grillagé, déserté.

Une gamine passa devant lui avec un paquet de **cacahuètes**. Il lui sourit, sans savoir pourquoi.

Puis, dans une ruelle, il entendit une voix, un homme, au téléphone :

- "Oui, la cargaison arrive demain, comme prévu. Même type d'emballage. Des **courgettes**, bien sûr."

Ménard s'arrêta.

Il avait cru que l'affaire était finie.

Mais le **cercueil** n'était jamais refermé.

Juste changé de **cave**.

Yves THEBAULT

(prix de l'AMAP)



FAIS-MOI UN SIGNE (DU ZODIAQUE)

« Ouf, l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ? »

Quelle histoire !

Cela fait maintenant trois jours que je loge dans cette chambre d'hôtel sombre et dépouillée, avec, pour ne rien arranger, une légère odeur de moisi. J'ai vraiment l'impression de vivre dans une cave....

Mais pourquoi avoir choisi, pour ce dernier séminaire, cet hôtel de banlieue qui m'oblige à dormir dans un lit si petit, si inconfortable avec son entourage en bois, que j'ai l'impression d'être dans un cercueil ! Il faut bien que je m'avoue la vérité, tout cela est une question de radinerie. Plus radin que moi, ... tu meurs ... et je comprends pourquoi mes amies me lancent toujours une calembredaine dès que l'occasion se présente lorsque je rechigne à payer.

J'aurais pu assister à mon séminaire d'entreprise dans cet hôtel assez minable mais me payer une chambre confortable juste à côté. La joie de retrouver un bon lit le soir après de longues journées épuisantes.

Toutes ces journées, enfermée dans une salle bien trop austère, avec des participants que notre Directeur des Ressources Humaines, tente de motiver, quelle barbe ! Impossible de sortir avant la pause, pour un café ou un chocolat chaud tant attendus pour se réchauffer et s'ébrouer un peu. On est littéralement « sous clé », oui, c'est un véritable conclave !

Allez, je vous explique la situation : chaque année, avant les vacances de fin d'année, mon entreprise, la Société PERCALE, organise un séminaire pour faire son bilan financier et humain, relater les succès et les échecs, et surtout faire le fameux « brainstorming » auquel on ne peut échapper. Rien de croustillant à vrai dire ! Il faut absolument proposer des idées novatrices pour renouveler nos gammes de sous-vêtements : quelle nouvelle culotte pourrait plaire aux femmes en quête de confort, quel soutien-gorge serait plus sexy, quel caleçon ferait l'unanimité pour des sportifs... Bref, il faut du NOUVEAU !

Mon entreprise ne marche pas trop mal, avec ses hauts et ses bas bien entendu, mais a le mérite de tenter de se renouveler, de se moderniser, de ne pas se laisser noyer au milieu d'un charivari incessant d'offres tapageuses sur les réseaux sociaux, les media, et autres supports. Mais que tout cela est difficile lorsqu'on ne fait pas partie des mastodontes du marché. Impossible de casser les prix, de multiplier les rabais et autres soldes.

Alors c'est à l'occasion de notre séminaire de fin d'année que l'on tente de trouver une idée lumineuse, un produit génial, un « coup à faire »....

Mais le séminaire a un coût, qui rassemble les collaborateurs de nos six agences, car il convient de nous loger, nous nourrir, de louer les salles et autres locaux. Et la boucle est bouclée : nous nous retrouvons souvent dans des hôtels peu reluisants et manquants bien trop souvent de confort.

Je n'en veux pas à notre Direction qui fait au mieux pour nous réunir et nous donner le maximum, mais PERCALE n'est malheureusement pas une entreprise charismatique citée à grand renfort de publicité télévisuelle ou dans des magazines. La concurrence est féroce !

Chacun de nos séminaires annuels permet à tous les employés de se retrouver pour travailler et échanger. Vous aurez compris que ce n'est pas la partie la plus excitante car être clouée à sa chaise du matin 9 h au soir 18 h ne m'a jamais vraiment emballée. J'ai trente ans et malgré mes envies d'ailleurs, je suis toujours là et cela fait maintenant cinq ans. Partir ? Oui, mais pour quoi faire et où ?

Il y a par bonheur un moment bien précis que j'attends avec impatience chacun des soirs de ces séminaires indigestes. Mais qu'est-ce qui peut me faire oublier le pire pour ne garder que le meilleur ? Qu'est-ce qui fait éclater la bulle joyeuse qui patiente dans mon cerveau en ébullition ?

La réponse est simple : la soirée imaginée par nos équipes d'animation. C'est par contre, toujours une belle surprise. Et cette année, le thème choisi est le disco. Oui, le fameux disco des années 70/80 qui fait danser les plus timides, qui nous fait nous éclater sur les musiques d'ABBA ou KISS.

Et depuis lundi, tous les soirs, c'est la folie, le délire. Je danse, je chante, je ris, je bois... un peu trop peut-être... Hier soir d'ailleurs, sur un morceau endiablé, le talon de ma chaussure s'est cassé et j'ai fini la soirée pieds-nus, libérée de mes entraves. Mais quel soulagement, quel bonheur !

Les rencontres entre collègues me ravissent car on se raconte bien des choses, l'alcool aidant, je dois bien l'avouer. Et à la fin de l'une de ces soirées, un très charmant collègue de Marseille avec son accent adorable et chantant m'a donné son numéro de téléphone... pour plus tard... si besoin... m'a-t-il dit. Il est vraiment charmant Jimmy, amusant, charmeur mais peut-être un peu trop porté sur l'astrologie. Et oui, pour lui, après de longs échanges très prometteurs, il était important de connaître mon signe du zodiaque pour savoir si « ça pouvait coller ». Ouf, je suis Capricorne et lui Taureau et il m'a assuré que c'était vraiment deux signes qui s'entendaient parfaitement. Bof, tout cela me passe bien au-dessus de la tête, mais visiblement pour lui, on ne pouvait rêver mieux.

Le lendemain, après un réveil un peu compliqué car j'avais très peu et surtout très mal dormi dans mon « cercueil », la pensée de retrouver Jimmy a été un facteur persuasif pour rejoindre au plus vite la réunion qui débutait. Nous nous sommes retrouvés l'un en face de l'autre, un peu gênés au début. Et malgré quelques œillades discrètes, nous n'osions pas nous regarder. Puis, finalement, c'est au moment de notre pause que nous nous sommes reparlés avec enthousiasme.

« Bonjour Olivia, tu as bien dormi ? » me demanda-t-il en s'approchant de moi

« Oui, très bien » lui répondis-je en étouffant un bâillement.

Je n'osais pas lui avouer que j'avais pensé à lui toute cette nuit sans sommeil. Manifestement, de son côté, il semblait aussi avoir un aimable penchant pour ma personne.

Et ainsi, au fil des quelques jours qui suivirent nous n'avions plus qu'une hâte, nous retrouver tous les deux, loin des bavardages ou autres critiques sur le contenu des programmes, le nouveau costume d'un tel ou le gratin raté avec sa courgette et ses aubergines, servi la veille. Des sentiments curieux mais tellement agréables naissaient en moi, en nous jusqu'au moment où une idée folle nous traversa l'esprit : nous enfuir ensemble et en cachette, sans d'ailleurs même savoir où aller.

« L'aventure nous attend Olivia, me persuada Jimmy. Avec tes compétences et mon expérience, nous n'aurons aucun mal à nous en sortir ».

Je ne saurai jamais pourquoi j'ai si vite accepté, mais toujours est-il que le soir même, nous convenions de nous retrouver avec le plan suivant : il sortirait de l'hôtel peu avant la fin du dîner prétextant une envie de s'aérer, tandis que je filerai, après avoir dégusté ma glace à la cacahuète, par l'issue de secours pour échapper aux regards du réceptionniste.

Pour lui, ce fut très simple, mais pour moi, ce fut un fiasco car l'issue de secours était bloquée. Impossible de quitter cette assemblée discrètement. J'étais paralysée devant cette lourde porte, ne pouvant plus réfléchir, ne sachant que faire. Je devais me ressaisir au plus vite, car Jimmy m'attendait dans le parking. Tout avait été géré discrètement dans la journée : nos valises déposées dans le coffre de sa voiture au moment du petit-déjeuner (moi j'étais venue en taxi depuis la gare) et il fallait s'enfuir ce soir.

Je repris mes esprits et partis vers le hall d'entrée, en sifflotant, comme si de rien n'était. Le réceptionniste n'était même pas là et je sortis soulagée et tellement excitée à l'idée de cette aventure qui démarrait au nez et à la barbe de mes collègues et de la direction !

Je courus vers la voiture de Jimmy qui m'attendait un peu tendu je dois dire, car il avait pensé un instant que j'avais abandonné l'idée de m'enfuir avec lui.

La voiture démarra et nous partîmes sans nous retourner pour une nouvelle vie qui commençait.

Voilà ! Aujourd'hui, j'ai 72 ans, je suis toujours avec mon Jimmy. Nous avons fondé une famille, nous profitons pleinement d'une retraite méritée car Jimmy avait raison, nous n'avons eu aucun mal à retomber sur nos pieds et retrouvé du travail après PERCALE ! Et ce récit autobiographique, je souhaiterais le conclure en disant que peut-être... les signes astrologiques.... ?

Mais chut !

Isabelle ESCARTIN

(Prix « Feel Good »)



FLIC FLOC, PLIC PLOC

Mon cœur lézarde, la tête dans les nuages
Assise à califourchon sur une jolie bancelle
Bien à l'ombre d'une cascatelle sauvage
Je regarde avec attention l'eau qui ruisselle
Mes yeux se fixent alors sur ses jets scintillants
Elle semble si vivante et même si apaisante
Quand, par un éclair zébré, l'orage éclate inattendu
Vif, busque, et je me surprends cependant
A détailler les gouttelettes de pluie suspendues
Dégoulinant de mon parapluie transparent

Flic-floc, plic-ploc sur mon pébroc !

Je les vois, tout d'abord, perler au compte-goutte
De chaque bec, petit à petit, elles s'égouttent
Puis plus fortement elles entraînent dans leur sillage
Toutes celles qui arrivent, créant des embouteillages

Flic-floc, plic-ploc sur mon pébroc !

Le déluge arrive à seaux renversés
Ca tombe comme à Gravelotte !
Mon pépin, d'un coup, se papillote
Et me voilà toute saucée

Flic-floc, plic-ploc, sous le choc !

Cependant j'ai le sentiment d'avoir été bien protégée,
Après la pluie vient le beau temps dit-on
Je rassemble mes neurones, mes cellules à l'unisson
Perdue dans mes pensées, je me suis égarée
Je me sens en forme, parfaitement bien alignée
Ou ai-je rêvé et traversé une autre ligne de temps ?
Toujours aussi confortablement assise sur mon banc
La lumière descend doucement, le soleil baisse le rideau,
Je rentre l'esprit léger, le pas dansant, sifflant comme un oiseau
Avec sous le bras et en bien piteux état mon parapluie
Il est grand temps pour moi de regagner mon logis

Flic-floc, plic ploc, gonflée à bloc !

Mon regard se pose alors sur la fontaine
Qui se bidonne d'eaux écumantes
C'est la fête, elles s'enchantent
De par leurs origines pas si lointaines
De par leurs origines aquatiques
De par leurs jeux sybaritiques
Le spectacle de leurs vifs jaillissements
La vivance de la vie, ces flots si pétillants
Et devant la scène de leurs ébats fascinators
Cela me laisse une grande joie en plein cœur
Je ne saurais être que dithyrambique
Jamais pluie ne m'est apparue si sympathique
Flic-floc, plic-ploc, solide comme un roc !
L'air et le vent voyagent autour de moi
Je me sens comme transportée
Et le soleil vient illuminer
Les pans de la robe de mariée
Qui s'étalent devant moi
Et tout devient pure beauté
La cascade coule à flots et entonne un air singulier
Qui semble dire : « Je suis là, regardez-moi ! »
Et c'est ce qui me ramène à la réalité

Elisabeth JACQUES
(Prix Météo France)



L'ILLUSION DU BONHEUR

Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face... Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout ? Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser.

Et si c'était lui ? Non, ce n'était pas possible mais pourquoi pas ? Je devais aller voir, tout de suite. Je sortis précipitamment non sans avoir revêtu mon imperméable et je m'approchai tout doucement de l'endroit où j'avais perçu ce bruit, presque un râle. Je me surpris en disant : « Jean ? C'est toi ? ». Pas de réponse mais qu'espérai-je ? Qu'il réapparaîtrait après deux longues années ?

Nous étions début décembre 2024 et j'espérais encore le revoir. En effet, deux ans plus tôt, Jean, mon frère aîné avait disparu. Il devait passer les fêtes avec notre mère et moi-même. Nous l'avions attendu toute la soirée et avons décidé de signaler sa disparition le lendemain. Jean était journaliste d'investigation à son compte. Chez lui, les gendarmes n'avaient trouvé aucun indice. Son lit n'était pas défait, ses affaires étaient impeccablement en ordre. Il y avait juste un livre sous sa table de chevet mais peut-être était-il malencontreusement tombé lors de la fouille de son appartement. Il s'agissait du « Meilleur des mondes » d'Aldous Huxley. Certaines pages étaient cornées mais mon frère adorait lire et revenir sur des écrits, même s'il les connaissait quasiment par cœur. Dans les années 80, j'avais également lu ce roman très controversé qui entraînait le lecteur dans un futur d'êtres génétiquement modifiés et qui préfigurait d'un avenir contrôlé dans une optique humaniste. Cette histoire m'avait toujours laissée perplexe mais le vingt-et-unième siècle avait apporté son lot de progrès scientifiques et avec l'arrivée de l'intelligence artificielle, que nous réservait l'avenir ? D'ailleurs, pouvait-on parler d'avancée ou de régression ? Je me le demandai toujours et j'avoue que je refusais de m'intéresser plus que nécessaire à ce sujet.

Depuis la disparition de Jean, maman avait déprimé et avait dépéri comme une fleur qui se fane. J'avais été si triste lors de son enterrement. De mon côté, j'avais continué mon travail d'infirmière mais je ne pouvais pas me projeter dans une autre vie, morne, solitaire et, finalement, tellement insignifiante. Je travaillais dans un petit hôpital près de Toulouse. Mon chef de service, le Docteur TERPIN et mes collègues essayaient de me soutenir moralement et m'étaient d'un grand secours. J'attendais désespérément le retour de mon frère car j'étais sûre qu'il était vivant.

Le lendemain soir, pluvieux, j'entendis une fois de plus cette sorte de râle de l'autre côté de la rue. Alors, plutôt que de sortir comme la dernière fois, je me terrai derrière la vitre et espionnai. Je m'étais munie d'une paire de jumelles et j'attendis, j'attendis. Au bout d'une demi-heure, je vis une silhouette se déplacer comme un zombie, se dirigeant vers la maison. Je pris peur. Mais je voulais savoir et quand je fus certaine qu'elle était à moins de quelques mètres, j'ouvris avec grand fracas ma porte d'entrée, non sans m'être munie d'un long couteau.

Et là, apparut Jean. Mon Jean, mon frère ! Il tomba et je ne pus le retenir. Je me débrouillai pour le traîner à l'intérieur. Je le couvris de baisers puis réalisai que je devais vraiment m'assurer qu'il était en vie. En effet, de par mon métier, je connaissais les gestes à réaliser dans pareil cas. Son cœur battait faiblement, il avait apparemment beaucoup de fièvre. Ses cheveux étaient longs, sales, trempés par la pluie et couverts de sang. Je m'assurai qu'il puisse parler et me reconnaître. Il me regardait, hébété, mais avait l'air de comprendre mes questions. Je lui dis que j'allais l'emmener à l'hôpital et qu'il allait être bien soigné. Tout d'un coup, il s'excita et prononça deux mots : « no print », puis retomba, inconscient. Je téléphonai aux pompiers et Jean fut transféré aux urgences de l'hôpital dans lequel je travaillais. Mes collègues accoururent pour prendre des nouvelles. Je n'avais pas grand-chose à leur dire car je découvrais mon frère quasiment en même temps qu'eux. Jean fut mis sous perfusion et on commença à réaliser une batterie d'examens.

Mon supérieur, le Docteur TERPIN, me dit qu'il allait personnellement s'occuper de l'état de santé de mon frère. Je voulus rester près de lui mais il ajouta que je ne pouvais entrer en soins intensifs. Je l'écoutai et rentrai chez moi. Les pompiers avaient laissé la veste élimée de mon frère à la maison et je décidai de la fouiller. Il fallait que je sache ce qui était arrivé à Jean. Je fus déçue car je ne trouvai rien. J'allais la mettre à la lessive quand je sentis une chose cartonnée dans la doublure d'une poche. Je décidai de découdre le tissu et tombai sur une vieille photo jaunie représentant une cabane en pierres dans la montagne. Je l'examinai et au dos, il y avait une phrase « vois le milieu du visage ». Jean et moi adorions les charades, les rébus et les jeux de mots. A ce moment-là, j'étais sûre que ce message m'était destiné. De plus, je connaissais cet endroit mais, sur le moment, impossible de me rappeler. Je fouillai dans ma mémoire mais rien ne ressortit. Evidemment, je n'arrivai pas dormir, j'étais hantée par la vision effroyable de mon frère. Que lui était-il arrivé pendant toutes ces années ?

Tôt le lendemain, je partis en direction de l'hôpital. Le Docteur TERPIN me dit que Jean avait été placé dans le coma, que c'était mieux comme cela car il souffrait trop. Je demandai s'il avait des blessures étant donné la quantité de sang découvert dans ses cheveux. Il me répondit qu'il avait une plaie profonde au niveau du cou, probablement due à une chute et qu'il lui faudrait du temps pour cicatriser. Sa fièvre n'était pas retombée mais apparemment, il disait des choses incohérentes qui traduisaient une amnésie. J'étais profondément abattue. Je pensais le retrouver et avoir des explications. Le Docteur me dit de prendre des jours de vacances.

Je rentrai désespérée mais décidai de creuser l'histoire de cette photo. Je connaissais cet endroit entouré de montagnes. C'était à Bugarach dans l'Aude, point culminant du massif des Corbières. La fin du monde avait été annoncée pour le 21 décembre 2012 et la petite commune s'était barricadée en prévision d'un afflux de visiteurs. Selon certaines théories, ce pic serait l'une des « montagnes sacrées » qui auraient été épargnées lors de l'hypothétique apocalypse.

Mille pensées fourmillaient dans mon esprit quelque peu confus. Peut-être Jean était-il allé faire un reportage là-bas. Était-ce en lien avec le roman découvert chez mon frère ? Je décidai de partir sur le champ. Finalement, je n'étais qu'à deux heures de route de Bugarach. Le trajet me parut une éternité mais il fallait que je sache. Je garai ma voiture et arpentai les alentours. Au bout de deux heures, j'allais abandonner quand je vis une cabane ressemblant étrangement à ma photo, elle était envahie de ronces et cachée au milieu d'un épais bosquet. Quelle ne fut pas ma joie quand je m'aperçus que j'avais trouvé ! Puis quelle déception quand je découvris qu'il n'y avait absolument rien dedans ! On aurait dit que quelqu'un avait fait un grand ménage. Je m'assis sur une grosse pierre et réfléchis. Je repensai à cette phrase énigmatique au dos de la photo « vois le milieu du visage ». Un nez ? et alors ? Je me mis à la place de mon frère et après quelques minutes, compris immédiatement. « Vois » était à la fois un verbe mais indiquait également un nom commun, une « voie », un chemin. Le milieu du visage désignant le nez, il fallait comprendre : « chemin nez », donc « cheminée ». Je reconnaissais bien là mon frère avec ces énigmes tordues et j'en souris. Je fouillai le conduit noir de suie et trouvai une petite boîte en fer. Je ne savais pas du tout ce qu'elle contenait mais j'étais heureuse de ma trouvaille. Lorsque je l'ouvris, je trouvai une lettre de mon frère datée du 10 décembre 2022.

Fébrile, je m'assis et commençai à lire :

« Chère sœur, si tu as trouvé cette lettre, c'est qu'il m'est arrivé malheur. J'espère que tu n'as pas trop galéré pour déchiffrer mon énigme. Cela m'a rappelé nos jeux d'enfants. Je vais te raconter rapidement quelque chose d'inimaginable, rapidement, car je vais mal. Je suis blessé et je vais essayer d'arriver chez toi mais je me demande encore comment. Voilà, je suis parti seul début décembre 2022 à Bugarach afin de faire un article sur ce fameux pic et ses illuminés. Je n'ai jamais cru au vortex, à une porte galactique ou un garage à OVNI qui se trouveraient ici. Après le « flop » des survivalistes en tout genre dix plus tôt, je voulais savoir s'il en restait et comment ils voyaient l'avenir.

Dès mon arrivée, j'ai suivi un groupe sur ce magnifique sentier cathare, ils étaient randonneurs et venaient ici pour se ressourcer. Evidemment, nous avons beaucoup parlé des théories de l'apocalypse et petit à petit, ils m'ont convaincu de partir avec eux pour découvrir l'Agartha qui serait un monde souterrain idéal dépositaire de connaissances ou de pouvoirs surnaturels, où la violence n'existe pas et où la paix règne partout. Nous arrivâmes au Bufo-Fret dans un réseau souterrain de galeries. Malheureusement, je ne vis pas les magnifiques concrétions car je ressentis un énorme coup au niveau de la tête et fus emporté par des bras puissants.

Lorsque je me réveillai, j'étais dans une immense salle très moderne, relié à toutes sortes de machines. Je vis un médecin que je connaissais -mais impossible de me rappeler où je l'avais vu - et qui m'expliqua que j'allais devenir un autre Homme, mi-robot, mi-humain afin de pouvoir rejoindre une galaxie d'êtres supérieurs à la fin du Monde. Je refusai tout net mais je subis toutes sortes d'expériences traumatisantes. Un jour, ils m'ont relâché en m'expliquant qu'ils me surveillaient. J'ai compris que l'on m'avait intégré une puce dans le cou. J'abrège mon récit car je suis sûr qu'ils me cherchent. Je me cache depuis tout ce temps. J'ai réussi à extraire cette puce mais je perds beaucoup de sang. Ils arrivent, je dois partir, je t'aime ma sœur ! ».

Je mis du temps à me remettre de ce récit. Je fonçai vers l'hôpital pour tout raconter au Docteur TERPIN afin qu'il puisse peut-être revoir son diagnostic pour que mon frère sorte du coma. Je ne songeai qu'à cela pendant mon trajet. Mais quelque chose me taraudait. Quand j'avais découvert Jean, qu'avait-il voulu me dire par ces mots « no print » ? En anglais, cela signifiait « ne pas imprimer ».

Arrivant devant l'hôpital, j'eus une illumination. Jean avait, comme à son habitude, utilisé une anagramme. Il manquait un « e » à « Print » et il fallait lire « Terpin » donc en clair « pas Terpin ». Je n'en revenais pas, mon supérieur était à l'origine de cette énorme machination. Il fallait sortir Jean de cet hôpital tout de suite, même avant d'avertir la police. Je courrai dans les marches de l'escalier, ne saluai personne et arrivai enfin près de mon frère. Je lui dis que je savais tout, que j'allais l'aider. Même dans le coma, je perçus un léger sourire. Je suis sûre qu'il comprenait. Mais le moniteur de signes vitaux se mit à biper et une ligne plate m'indiqua que mon frère était parti. Je hurlais mon désespoir, ma colère et le personnel arriva. J'étais effondrée, je secouai Jean mais trop tard, je lui promis de le venger. Je demandai à voir TERPIN mais on me répondit qu'on ne l'avait pas vu depuis la veille. Il avait pris tous ses dossiers et avait disparu. Je voulus fouiller son bureau mais la sécurité arriva et m'arrêta.

Je vous laisse deviner quel sera, désormais, le but de ma vie...

Chantal CRESPIY



VIVE LES NIMPORTENAWAKS !

Ouf, l'issue de secours !

Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ?

Vite, il fallait rebrousser chemin. J'avais perdu ma **chaussure** droite dans ce long couloir et je tenais celle de gauche à la main. Je courais pieds-nus tout en cherchant une solution. Ma petite cervelle en ébullition allait exploser.

Que faire ? Découvrir le lieu où devait être entreposé le **cercueil** d'un être **charismatique** ? Trouver un endroit (béni ou pas) pour sauver mes fesses ?

Pouvais-je suivre mon intuition ? Elle qui me disait qu'il n'y avait personne dans cette boîte de bois. Elle qui me répétait sans cesse de faire attention car les sbires à mes trousses finiraient par me retrouver et me tuer.

Quelques jours auparavant, j'avais fait un rêve étrange. Je visualisais un cercueil, dans une **cave**, rempli de denrées non périssables telles que, **chocolat**, lentilles, pâtes, conserves etc... Comme une réserve en quelque sorte. Un insolite cellier de la ménagère ! approvisionné par de religieux messagers. En réalité, je n'en savais rien. Hormis ces victuailles, quels mystérieux trésors pouvaient encore le garnir ?

Certes, j'avais lancé une **calembredaine** choquante pour des oreilles chastes. Celle-ci avait non seulement causé un **charivari** monstrueux mais engendré une violente attaque. Je fus forcée de me carapater comme une sorcière menacée d'être brûlée vive sur un bûcher. Ils m'avaient tous scrutée, avec des regards dubitatifs, presque haineux, comme si j'étais le **capricorne** à tête de chèvre et queue de poisson.

Pourtant, il me semblait avoir mis du **croustillant** dans mes propos ! Désappointée, je constatais que mon point de vue était une idée farfelue tout à fait personnelle. Ma mission s'avérait plus ardue que je ne le pensais. Je devais absolument repérer où se trouvait exactement le corps d'une personne encore non identifiée. Un ovni pour moi !

Ce monde n'était pas le mien. C'était un monde parallèle, en dehors des codes usuels.

Qu'est-ce qu'il m'a pris de leur dire que l'âme de leur « modèle de piété » n'était pas éteinte mais bien vivante, puis de les traiter de fétichistes de la petite **culotte** ! Ah provocation quand tu me tiens, tu me fais dire des trucs à la con ! La diplomatie m'a fait défaut et finalement, le jeu en valait-il la chandelle ?

Me voilà coincée comme un rat. Comment vais-je me sortir de cette situation ?

Tiens ? un panneau indiquant une buanderie. Je me dirige en suivant la flèche. J'ouvre une porte, entre discrètement. Des effluves de lessive, de perchloroéthylène, buées de vapeur, m'engourdissent le crâne. Devant moi, une véritable fourmilière. Des femmes s'activent. Concentrées à leur tâche dans cette fournaise elles ne me remarquent pas. Soudain, l'une d'entre elles se retourne pointant le regard dans ma direction. Hop ! j'eus juste le temps de reculer pour me glisser entre quelques piles de draps.

J'aperçois sur un chariot en inox une robe de bure fraîchement lavée et repassée. Je reconnais l'insigne des trappistes. Quelle chance ! En un éclair de secondes, je saisis l'habit puis tout en restant en état d'alerte je sors de ce lieu aux odeurs étouffantes. Vite, me fondre en ce terrain hostile ! J'enfile la tenue par-dessus mes vêtements, emprunte une galerie en avançant comme un moine, tête baissée et mains jointes. J'essaie de lâcher mon ventre pour le gonfler et paraître plus dodue. Personne ne peut distinguer mon visage sous l'ample capuche cependant, en mon for intérieur, je remercie le coiffeur qui m'a taillé une coupe de cheveux très courte, à la garçonne. Un don du ciel oserais-je dire !

Soudain, les sbires arrivent face à moi. Mon cœur palpite, je tremble. Ils se précipitent à pas rapides, énergiques. J'ai peur, ils viennent m'arrêter. Je les croise sans mot dire. Ils passent en m'ignorant. Ouff ! j'ai eu chaud !

La tension me fait tenir. Le lieu est un vrai dédale de couloirs, d'escaliers, de portes. Ne sachant quel chemin prendre, je m'arrête lorsque j'entends une voix.

- Psttt ! Hep ! Par ici.

Quelqu'un m'appelle. Je cherche. Une petite silhouette est cachée derrière une des grandes colonnes de pierres qui ornent cet interminable corridor. Un signe de la main me demande de venir. Est-ce un piège ? La main insiste.

Je me dis qu'il me sera plus facile d'affronter un individu que plusieurs sans savoir toutefois s'il y avait un ou plusieurs individus cachés derrière le pilier. Je décide de tenter le coup et fonce.

Là, un homme tout petit soulève sa capuche. Il met le doigt sur sa bouche.

Chuut ! Je suis membre de la « confrérie des nimportenawaks ou nains qui portent l'anorak ». Ça vous parle ?

Je restais sans voix. Etonnée par cette révélation.

- Il reprit : c'est moi qui vous ai envoyé le mot. Je faisais appel à vos compétences pour la résolution d'une énigme bizarre et à votre curiosité exacerbée. Pour moi, vous étiez la seule personne capable de nous aider. Notre clan travaille au quotidien en ce palais. Nous sommes tous des laquais ou bouffons du roi, ça dépend. Notre vêtement principal est l'anorak « automne ou hiver ». Au printemps et en été l'habit est plus léger. Donc, le topo est le suivant : un de nos membres a disparu. Dans un même temps, la mort du pape a été annoncée alors que nous pensons qu'il est vivant. Nous ne savons pas où ils sont. Je connais les lieux sur le bout des doigts. Ensemble, nous serons plus forts pour mener nos recherches n'est-ce pas ? Vous allez m'aider et je vais vous aider. OK ?

Je ne pouvais qu'acquiescer. J'avais répondu à la première sollicitation en venant me fourrer dans ce pétrin et ne pouvais donc m'en défaire. Question de vie ou de mort, tout simplement.

- Suivez-moi. Nous devons nous mettre à l'abri. On va se poser dans un coin tranquille, réfléchir à notre plan d'action pour nous extraire de ce borborygme.

Je lui emboîtai le pas. Enfin, je m'adaptai à son pas. Toutefois, bien que ses pieds étaient très petits son allure égalait presque la mienne. Vive, rapide, déterminée. Il ouvrit une porte qui donnait sur un escalier. *Par-là*, me dit-il. Les marches nous conduisirent dans un secteur sombre, froid et hostile. Ils y avaient là des caisses de bois entassées les unes sur les autres, remplies de matériel militaire : obus, grenades, fusils etc... Un arsenal à la hauteur de l'équipement d'un pays en temps de guerre.

- Primo, me dit-il, il faut prendre des armes. S'équiper va pouvoir nous sauver.

Effarée, je restais muette.

- Allez courage, vu la situation nous ne pouvons faire autrement. Secundo, nous allons passer par la trappe que je connais. Elle est cachée là sous ce coffre. Moi, je n'ai pas assez de force pour la déplacer seul mais à deux nous y parviendrons.

De son doigt minuscule, il me montrait un endroit au fond de la pièce.

Après de rudes tentatives, la trappe s'est enfin ouverte. Nous descendions une échelle de métal, un barreau après l'autre. Je ne voyais pas le fond mais suivait, bonne élève, la descente de mon éclaireur. Enfin, nos pieds se posaient sur la terre ferme. Un long couloir de pierres humide. Je le suivais quand soudain nous entendons un bruit feutré. Le nain se tourne vers moi, met son doigt sur sa bouche en me faisant un signe de la main signifiant « *chuutt ! stop arrêtez-vous !* ». Mon cœur s'emballait mais je ne pipais mot. Il me fit un nouveau signe de la main pour me dire « *allez on y va* ». J'étais attentive à son attitude. Le bruit sourd s'était éteint. Aucune explication. J'ignorais ce qu'il se passait. J'avais juste les tripes à l'envers.

Nous sommes entrés à pas de velours dans une grande salle. Nous avançons, tous deux sur le qui-vive. Il s'approcha de moi pour murmurer : « *on va prendre la première porte à droite juste après la petite arche. L'endroit conduit à un escalier qui nous mènera dans une pièce qui, normalement, sera sûre, sans surveillance* ». L'un après l'autre sommes entrés dans la salle qui devait nous offrir un espace tranquille. Sans sommations, un comité d'accueil a réagi avec virulence à notre intrusion. Le seuil franchi, des balles se mirent à fuser. En un seul plongeon, j'étais coincée entre un mur et un énorme coffre de bois.

- *Mettez-vous à l'abri !* hurla le nain, tandis qu'il sautait comme une marionnette.

Notre riposte armée fut explosive. Tout volait en éclats autour de nous. Impossible de lever un drapeau blanc, il serait parti en confettis.

Une grenade bien ajustée nous a permis de nous débarrasser de nos assaillants, décimés ou mis en fuite. Certes, l'action était brutale mais nous n'avions pas le choix.

Nous nous sommes secoués pour enlever les débris dont nous étions couverts. J'avais la tête, les oreilles, les mains en feu.

- *Allez, on y va* murmura le nimportenawak.

Après avoir parcouru de longs couloirs, franchi de nombreuses portes, le nain chercha dans les poches de son anorak. Ses provisions, des kiwis, étaient en compote mais il sortit une cacahuète du bout de ses petits doigts. *Une simple cacahuète ? mais pour quoi faire ?* me dis-je. A cet instant, il ouvrit une porte et jeta au sol cette minuscule arachide. Aucune réaction, aucun tir, aucune explosion. Nous entendions une sorte de brouhaha étouffé. Nous sommes entrés et avons découvert une chose insensée, une vision incroyable ! Comme des robots, des hommes et des femmes portaient des cagettes de courgettes. Chacun prenait une **courgette**, la nettoyait, la coupait en morceaux qu'ils rangeaient sur un plateau posé dans une grande armoire de congélateur. Personne ne parlait. Muets. Ils étaient muets !

Mon regard dévia à droite et là, je vis au sol des enfants pieds et poings liés ainsi que deux hommes dans le même état d'entraves et de désolation.

L'un grand revêtu d'un habit blanc et l'autre tout petit portant un anorak. Des excréments jonchaient le sol, dégageaient une odeur pestilentielle.

Le nain, d'un simple geste, me signifia de me taire.

Nous étions dans un repaire, l'antre de trafiquants.

Un des manutentionnaires me fit un signe du menton pour me montrer d'autres cagettes.

Prudente, j'avais pour regarder. En soulevant les courgettes, j'ai vu de petites alvéoles en carton contenant des cubes congelés. Avec mes ongles j'ouvris ces morceaux glacés. Quelle surprise ! ils étaient remplis d'héroïne. Lors d'un contrôle inopiné, il suffisait de dire aux agents que les légumes allaient pourrir ou alors qu'ils étaient déjà moisis. Hop ! ni vu ni connu !

Les enfants attachés étaient les illégitimes du grand maître des lieux. Leur place habituelle n'était pas ici mais dans une aile du pavillon spécialement réservée afin qu'ils puissent grandir dans les meilleures conditions. Ils avaient tous été kidnappés par de hauts dignitaires, des prélats qui souhaitaient que leurs existences demeurent secrètes. Ils voulaient également obtenir de l'argent et maintenir leurs privilèges. Quatre enfants au total.

- *Ben y'en a un qui n'a pas chômé !* pensais-je.

Alignés en file indienne, nous franchissions cahin-caha des passages que seul le nain connaissait. Notre entreprise périlleuse nous mena enfin à l'air libre ! Libres et vivants !

Mon téléphone portable indiquait que le réseau fonctionnait. Allo, la police ? Les questions de séquestration, trafic de drogue, se posaient même si la zone était sanctuarisée. Je ne pouvais me taire.

Peu de temps après que l'histoire fut révélée au grand public, ma sœur est décédée.

Je n'avais qu'une sœur, elle est morte. Tombée du balcon de son appartement situé au 4^{ème} étage.

Conclusion de l'enquête judiciaire : suicide.

Ma sœur n'était absolument pas dépressive, ni névrosée, ni alcoolique, ni triste, aimait la vie et s'en réjouissait. Seul un geste criminel a pu la faire chuter sur ce parking de bitume.

Ils se sont trompés de cible. Nous étions jumelles !

L'heure de la vengeance a sonné.

Aucune pitié pour des meurtriers dissimulés derrière leur monde de piété !



Agnès RHODE

La Cigale et la Fourmi

Jean de La Fontaine

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt et principal. »
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
– Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
– Vous chantiez ? j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.

Jean de La Fontaine

La Fontaine et le parapluie

La fontaine, ayant coulé
Tout l'été,
Eu une amère déconvenue
Quand la canicule apparut.
Plus la moindre gouttelette
Pour pouvoir faire trempette !

Elle alla prendre conseil
Après d'un parapluie pénitentiel,
Le priant de lui accorder
Quelques pluies pour arroser
Jusqu'à la mousson nouvelle.
« Je vous bénirai, lui dit-elle,
Au nom du père, et du Saint Esprit,
Du fils et de l'hygrométrie. »

Le parapluie n'est pas climatologue,
N'ayant que des baleines au catalogue.
« Que faisiez-vous depuis des mois ? »
Dit-il à dame Fontana.
« Matin et soir, à tous les vents,
Je coulais, qu'est ce que cela peut vous faire ? »
« Vous couliez ? La belle affaire !
Eh bien ! Économisez dorénavant ! »

Corinne NAWROCKI

En hommage à Matteo Smerlak, physicien théoricien, auteur d'un remarquable ouvrage sur les Trous Noirs

LES TROUS NOIRS

Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face...Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout? Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser.

En traversant la rue je distinguais un son puissant et rauque, une vibration qui traverse le thorax et vous laisse abasourdi, désorienté. L'origine de ces sons, un si bémol grave? Des ondes acoustiques détectées dans le plasma autour d'un trou noir supermassif. Mais qu'est-ce au juste qu'un trou noir ?

Des entités sombres observées telles que le trou noir stellaire Cygnus X-1 ou CygX-1 ou le trou noir supermassif Sagittarius A ou Sgr A*où rien ne peut s'y échapper pas même la lumière.

La solution de Schwarzschild première solution des équations de Relativité Générale d'Einstein décrit la structure des trous noirs à symétrie sphérique statique. Cette solution décrit la structure d'un espace temps à symétrie sphérique dont les propriétés ne dépendent que de la distance r à un point particulier appelé centre de symétrie. Mais la solution de Schwarzschild contient une prédiction des plus étranges. Tout objet qui franchit la sphère de rayon $2GM/c^2$ dite rayon critique ou rayon de Schwarzschild y restera piégé pour l'éternité.

Lorsque la distance entre le trou noir et l'observateur statique atteint la valeur critique $2GM/c^2$, l'une des fonctions de Schwarzschild devient infinie appelée singularité qui marque une défaillance au modèle. On remédie à ce problème en montrant qu'un observateur au voisinage d'un trou noir ne peut demeurer statique. Il est inexorablement attiré par le trou noir jusqu'à finir écartelé par les mêmes forces gravitationnelles qui lèvent les marées à la surface de la Terre.

Introduisons maintenant la notion de temps relatif.

En quoi la notion de temps relatif peut-elle être reliée aux trous noirs ?

La théorie de l'électromagnétisme de Maxwell prédit que la lumière se déplace à la vitesse c quel que soit le mouvement de sa source.

Le principe des Horloges d'Einstein est relativement simple :

Considérons une boîte rigide constituée de deux miroirs séparés d'une distance L mesurée. Puisque la vitesse de la lumière est définie et égale à c quelle soit le mouvement de la boîte, il suffit de compter le nombre de réflexions N et de trajets aller-retour sur les miroirs vus par un observateur O immobile par rapport à la boîte pour déterminer la durée $T=L/c$ entre deux événements donnés. Autrement dit, il suffit de mesurer des distances pour mesurer des temps.

Si maintenant la boîte se déplace horizontalement par rapport à un observateur O' , la distance L' parcourue par la lumière entre deux réflexions successives est plus grande et donc le temps mesuré T' entre deux réflexions $T'=L'/c$ plus court que T . Ainsi le temps est relatif.

De même dans le paradoxe des jumeaux le voyageur O qui se déplace vers une planète lointaine a 31 ans alors que son frère O' resté sur Terre à vieilli de 20 ans et a 51 ans.

Le temps ne s'écoule donc pas au même rythme selon que l'on se déplace ou pas .Mais en quoi cela nous éclaire-t-il sur la nature des trous noirs ?

Mais revenons au paradoxe des jumeaux. Nous avons précédemment affirmé que le voyageur O était en mouvement par rapport au voyageur O' . Mais ne peut-on pas affirmer réciproquement que le voyageur O' est en mouvement par rapport au voyageur O considéré comme immobile et que c'est donc l'observateur O qui vieillit plus vite ? Il y a un paradoxe que l'on peut lever en considérant que les mouvements de O et O' ne sont pas équivalents. Le mouvement de O en voyage est accéléré, il connaît des phases d'accélération au début et à la fin alors que le mouvement de O' sur Terre est sédentaire, sans heurts que l'on peut qualifier d'inertiel. Mais qu'est-ce qu'une phase d'accélération? C'est une phase où le mouvement cesse d'être relatif. Quand un train accélère les voyageurs le savent immédiatement, ils sont plaqués contre leurs sièges. Il y a donc une asymétrie

entre les mouvements des deux jumeaux, l'un peut-être considéré comme accéléré, l'autre comme inertiel.

L'idée la plus heureuse d'Albert Einstein fut d'assimiler le champ de gravitation à une accélération constante. Il a affirmé comme étant « l'idée la plus heureuse de ma vie ».

En même temps que l'accélération de la Terre nous empêche de tomber et donc s'oppose au champ de gravitation terrestre, un spationaute en apesanteur voit le champ de gravitation terrestre compensé par l'accélération constante de son vaisseau spatial ce qui entraîne qu'il ne subit plus l'attraction terrestre et reste donc en apesanteur. A l'inverse lorsque vous tombez de la Tour Eiffel en chute libre et une balle avec vous, la balle chute avec vous, elle ne tombe pas. Vous n'êtes pas accéléré.

Un autre phénomène important est la dilatation du temps avec les masses. Le temps s'écoule plus lentement au voisinage d'une masse que loin d'une masse. Ainsi des individus vivants proches du sol vieillissent plus vite que ceux vivant en altitude.

Pour se représenter ce phénomène, imaginons une fusée qui se déplace vers le haut et qu'il y ait émission de deux signaux A et B à deux temps différents séparés par une période T.

Quand le signal A a été émis le signal B ne doit parcourir qu'une distance d inférieure à cT. Le mouvement de la fusée permet à B de rattraper une partie de son retard. A l'inverse, quand A atteint le sommet de la fusée, B doit parcourir une distance supérieure à cT. Ces deux distances ne se compensent pas car la fusée accélère constamment. Ainsi le désavantage de B à l'arrivée est toujours supérieur à son avantage au départ. Le temps s'écoule donc plus lentement au premier étage de la fusée qu'au dernier étage. Et puisque l'accélération d'une fusée n'est pas différente d'un champ gravitationnel, on arrive à la prédiction d'Einstein: le temps s'écoule plus lentement au voisinage d'une masse que dans le vide.

Les délais T' entre réception des signaux A et B au sommet de la fusée et T entre l'émission des signaux A et B au bas de la fusée sont reliés par la relation: $T'/T = (c-v)/(c+v) = (1+gL/c^2)$. Une horloge située en altitude est plus rapide d'un facteur $(1+gL/c^2)$ qu'une horloge au niveau du sol.

Du point de vue d'un observateur distant, le temps semble s'arrêter à la surface d'un trou noir. Cela signifie que deux événements survenus à la surface d'un trou noir dans un laps de temps très court apparaîtront à un observateur lointain comme séparés par un délai important. Ainsi la fréquence d'une onde lumineuse émise proche du trou noir diminue-t-elle loin du trou noir. On observe donc un décalage vers le rouge ou redshift gravitationnel (les radiations dans le rouge correspondent aux grandes longueurs d'ondes donc à des temps très longs).

Mais la dilatation du temps au voisinage d'un trou noir n'a de sens que par rapport à un observateur lointain: la dilatation du temps est relative.

Qu'appelle-t-on masse? Comment une masse peut-elle ralentir le temps ?

Il existe une loi universelle à savoir que la masse d'un corps n'est rien d'autre que son contenu en énergie. C'est la célèbre équation d'Einstein $E=mc^2$ où la masse en question est la masse inerte qui apparaît dans le principe fondamental de la dynamique qui traduit la difficulté à ralentir un corps lorsqu'il est en mouvement et à le mettre en mouvement lorsqu'il est au repos.

L'énergie d'un corps est sa capacité à produire travail et chaleur. L'énergie peut exister sous forme multiples pour pousser un piston (le Travail) ou bien sous forme de chaleur qui n'est pas utilisable.

Comment ses deux entités peuvent-elles être équivalentes ?

Deux conséquences importantes de cette équation est l'impossibilité de dépasser la vitesse de la lumière. Plus un corps à une vitesse importante, plus son inertie est importante et plus il est difficile de l'accélérer d'où l'existence d'une vitesse limite la vitesse de la lumière c. Deuxième conséquence: Si la masse est énergie, il doit être possible d'extraire une très quantité d'énergie à partir d'une petite quantité de matière (puisque'il y a un facteur c^2 qui relie les deux et qui est très grand). C'est ce que l'on observe effectivement: un gramme de matière correspondrait à 100 Térajoules soit l'équivalent de la production annuelle d'énergie d'un pays tel que le Togo.

Les équations de Relativité Générale d'Albert Einstein nous disent que la masse est responsable de du ralentissement du temps et de la dilatation de l'espace en son voisinage (courbure de l'espace-temps) mais qu'elle n'est pas la seule. Un autre facteur est la pression. En effet une étoile n'est pas seulement une boule d'énergie mais c'est aussi une concentration de pression.

Ainsi les équations d'Einstein traduisent le fait que la courbure de l'espace-temps en un point donné est proportionnelle à la concentration de masse et de pression en ce point.

La constante universelle de la Gravitation G est la constante de proportionnalité entre la courbure de l'espace-temps et la concentration de masse et de pression. Ainsi une masse d'énergie E aura des effets sur la courbure de l'espace-temps sur une longueur de l'ordre de $L=GE$. C'est de cette façon qu'un astre de masse M et donc d'énergie $E=M/c^2$ ne peut avoir d'effet fort sur l'espace-temps que si sa taille est inférieure à $GE=GM/c^2$ soit à un facteur 2 près le rayon de Schwarzschild d'un trou noir de masse M .

Si un observateur parvenait à se maintenir immobile à la surface d'un trou noir, il mesurerait un champ gravitationnel infini.

Comme le champ gravitationnel est assimilé à une accélération dire que le champ gravitationnel d'un trou noir est plus fort que celui de la Terre ou de la Lune n'a aucun sens. Si notre observateur ressent une pesanteur infinie à sa surface, c'est seulement parce qu'il persiste à s'y maintenir immobile au lieu d'accepter son destin: la chute libre vers l'intérieur du trou.

En Relativité Générale, on peut parler de champ gravitationnel pour parler des seuls effets gravitationnels qui ne sont pas relatifs: les forces de marées c'est à dire la courbure de l'espace-temps. Ainsi les forces de marées sont fortes si elles sont capables d'étirer, de spaghettifier et le champ gravitationnel est faible dans le cas contraire. Le champ gravitationnel à la surface de SgrA* est faible; celui qui règne à la surface de Cyg X-1 est fort.

Dès lors du principe fondamental que rien ne se déplace plus vite que la lumière, la lumière acquiert un statut privilégié de message universel. Si un signal lumineux provenant d'un événement A a le temps d'atteindre un événement B , B dépend de A et B est dans le futur causal de A et A dans le passé causal de B . l'ensemble de tous les événements s'appelle l'espace-temps.

Ainsi une autre définition d'un Trou noir c'est l'ensemble des événements de l'espace temps qui ne sont pas dans le passé causal de l'infini futur. Tous les événements A qui ne sont pas dans le passé causal de l'infini futur B ne parviennent pas jusqu'à B .

Ainsi aucun signal lumineux en provenance du trou noir ne parvient jusqu'à nous c'est pour cela qu'il nous apparaît noir.

La frontière extérieure du trou noir correspondant aux événements qui peuvent à peine s'échapper vers l'infini s'appelle l'horizon des événements. Nous pourrions même traverser l'horizon des événements sans même nous en apercevoir. Les équations de la Relativité Générale explique ce fait. Si le trou noir en question était décrit par la solution de Schwarzschild, celle indique que pour un trou noir de masse M , l'horizon des événements est une surface sphérique d'aire proportionnelle à M^2 où l'intensité des forces de marées est proportionnelle à $1/M^2$. Il faudrait donc un Trou Noir de masse cent millions de fois plus grande que celle du Soleil pour que les effets soient significatifs. On estime que dans ce modèle le temps qui resterait avant de ressentir les forces de Marées avant d'être spaghettifié est de l'ordre de GM/c^2 ce qui correspond à 1 minute pour SgrA* En pratique il n'existe aucun trou noir assez gros pour nous laisser le temps d'en parler.

Selon Penrose, les signaux lumineux à l'intérieur d'un Trou Noir cesse d'exister après un temps fini. Il existe une région de l'espace-temps où le temps lui-même s'arrête. C'est ce que l'on appelle une singularité. Selon la Censure Cosmique, toutes les singularités (sauf le Big Bang) sont cachées à l'intérieur des Trous Noirs de sorte qu'elles ne peuvent et avoir aucun effet sur le monde extérieur.

Les trous noirs comme la plupart des étoiles sont en rotation caractérisée par un moment cinétique J Le moment cinétique est une entité conservative proportionnel à la masse, à la vitesse v et à la distance à l'axe de rotation. Ainsi du fait de la conservation du moment cinétique, plus un Trou Noir tourne vite, plus il est petit, à l'image d'une patineuse artistique qui doit fermer les bras pour tourner plus vite et les rouvrir pour ralentir. Ce moment cinétique J est appelé encore Spin du Trou Noir.

Il existe une limite extrême au Spin du trou noir de masse M égale à GM^2/c . A qui correspond-elle. Nous savons qu'un trou noir en rotation est soumis aux forces centrifuges. Quand un Trou Noir tourne de plus en plus vite au delà d'une vitesse limite les forces centrifuges l'emportent sur la gravitation et la lumière peut s'échapper. Le Trou Noir cesse donc d'être sombre. Un calcul simple montre que cela correspond à un moment cinétique de l'ordre de GM^2/c pour un rayon du Trou Noir égal au rayon de Schwarzschild. Ce type de solution correspond à une singularité nue que la censure cosmique exclut d'où on conclut que le spin d'un Trou Noir ne peut dépasser cette valeur extrême. La solution des trous noirs en rotation s'appelle la solution de Kerr.

Les trous noirs en rotation entraîne le milieu environnant et donc l'espace-temps tel un fluide serait entraîné par une boule en son sein et en rotation. L'entraînement des référentiels s'appelle la viscosité cosmique ou précession des gyroscopes.

Les orbites autour des Trous Noirs ne sont pas périodiques conformément à la Relativité Générale.

Leurs trajectoires décrivent un hélicoïde complexe contenue dans un tore.

Par analogie, un autre résultat important de la Relativité Générale est la précession de l'orbite de Mercure autour du Soleil.

Comment voit-on les trous noirs ?

On ne peut pas voir un trou noir comme une grotte dans un fond blanc. Ils sont bien trop petits. Ce que l'on voit c'est la matière dont ils se nourrissent continûment. Dans le cas des trous noirs stellaires il s'agit essentiellement d'une étoile sœur qu'il vampirise. Dans le cas des trous noirs supermassifs, ils englobent leur galaxie hôte dont ils absorbent étoiles, nuages de gaz. Ce phénomène d'absorption est appelé accrétion. Une fois disloqués par les forces de marées, les objets avoisinant un trou noir forment une structure gazeuse plane, le disque d'accrétion. Le disque d'accrétion est le siège de phénomènes physiques intenses, la température pouvant dans certains cas dépasser le milliard de degrés. Les processus thermiques produisent de copieux flux de radiations électromagnétiques dans nos télescopes notamment sous forme de rayons X prédit par Zel'dovich et Novikov. Dans les cas les plus extrêmes, le gaz tombant dans le trou noir s'échauffe tellement qu'il devient un plasma, c'est à dire que les électrons se séparent des noyaux atomiques pour former un milieu ionisé. Ce plasma, plus chaud et moins dense que le disque, forme alors une enveloppe (sphérique ou toroïdale) autour du trou noir, le flux d'accrétion intérieur.

Le champ gravitationnel d'un trou noir déforme l'espace-temps si bien que les rayons lumineux décrivent des trajectoires courbes. Le résultat est une image déformée du disque d'accrétion qui peut apparaître déformée et plus lumineuse à l'avant qu'à l'arrière.

Comment entendre les trous noirs? Par les ondes gravitationnelles qu'émettent la fusion de Deux trous noirs détectées par l'interféromètre LIGO et VIGO et dont l'interaction avec les l'interféromètre entraîne une contraction des branches de l'interféromètre et donc une modification de la différence de chemin optique entre les deux branches et donc d'une modification de la figure d'interférence. Les profils d'ondes qu'émettraient la collisions de deux trous noirs avec telles masses, spins et orientations possibles comparées aux mesures expérimentales permettent de remonter aux propriétés des trous noirs proprement dits.

L'univers environnant ou vide quantique est le siège de fluctuations quantiques qui consiste à l'apparition de photons et électrons qui disparaissent aussitôt. Le champ gravitationnel peut interagir avec ces fluctuations quantiques générant un flux de particules appelé flux de Hawking non observable mais qui explique que les Trous noirs ne soient pas tout à fait noirs et que les trous noirs vont s'évaporer un jour donnant naissance à la fin des temps.

Qui a-t-il à l'intérieur d'un trou noir? Le champ gravitationnel du champ gravitationnel à la manière d'une onde gravitationnelle qui se propage de proche en proche et peut exister indépendamment de la matière.

Marie-Laurence IGNACIMOUTTOU

BOUM !

Ouf ! L'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ?

Se calmer. Avant toute chose, se calmer. Mon esprit est couvert de poussière lui aussi... Je ferme les yeux quelques instants pour faire défiler mentalement le scénario des dernières minutes.

BOUM !!! L'explosion s'est produite au moment même où j'ai franchi le seuil de la chambre de mon vieil ami Tryphon. Puis un nuage de poussière a envahi toute la pièce. Là, je n'y vois plus rien, mes yeux et ma gorge me piquent terriblement. J'avance à tâtons.

- Tryphon ? ... Tryphon ? Vous m'entendez ?

Une toux sèche en guise de réponse m'indique que mon ami est à proximité et surtout, qu'il est en vie.

C'est ma toute première visite depuis qu'il a intégré la maison de retraite, le mois dernier. Si encore j'avais mon chien avec moi, il saurait nous guider pour retrouver la sortie mais à l'accueil, la réceptionniste m'a demandé de le laisser dehors. D'abord contrarié, puis très vite troublé par cette **charismatique** et fort ravissante jeune personne, mon cœur a fait BOUM lui aussi et j'ai bafouillé un « oui, bien sûr » moi qui, pourtant, déteste être séparé de mon fidèle compagnon.

- Je suis là mon ami ! dans la salle de bain !

Au milieu de ce **charivari** de meubles renversés, cloisons partiellement écroulées, vitres brisées, n'ayant que le son de la voix de Tryphon pour me guider, le nez dans ma manche pour limiter l'entrée de la poussière dans mes poumons, je distingue enfin sa frêle silhouette. Il est debout, agrippé au lavabo. Il semble sonné.

- Attrapez ma main Tryphon ! Il nous faut sortir de là avant que cet endroit devienne notre **cercueil** !

- Du cerfeuil ? Mais diable, est-ce-le moment de parler de plantes aromatiques ?

Tryphon refuse depuis toujours de porter ses prothèses auditives. Il faut donc hausser le ton et bien articuler ou bien, répéter inévitablement chaque phrase. Enjambant une chaise couchée, j'arrive maintenant tout prêt de lui.

- TRY-PHON, IL FAUT PAR-TIR !

- Partir ? Mais enfin... je suis en **culotte**, il me manque une **chaussure** et on dirait bien que mes lunettes sont cassées ...

En d'autres circonstances, le spectacle du malheureux Tryphon, barbichette hirsute, en slip et chemise blanche couverte de poussière, cravate nouée et chaussettes à mi-mollets, pourrait être comique mais là, nous n'avons vraiment pas le temps de rire.

- Tryphon, y a-t-il une autre sortie ? Nous devons déguerpir de là !

- Du **chocolat** ? Ça c'est une excellente idée mon ami, rien de tel qu'un peu de magnésium pour reprendre nos esprits !

La poussière commence à sérieusement gêner notre respiration, surtout celle de Tryphon dont les bronches sont sensibles.

- CA VA AL-LER TRY-PHON ? RE-GAR-DEZ-MOI ! RE-LE-VEZ LA TE-TE !

- Des **cacahuètes** maintenant ? Ah, j'y suis ! vous êtes venu pour mes brownies, n'est-ce-pas ? Les cacahuètes apporteront du **croustillant**. C'est d'accord !!! S'exclame-t-il en toussotant.

L'explosion n'a pas amélioré son audition et compte-tenu de la conjoncture, autant aller dans son sens si on veut sortir d'ici avant que tout ne s'écroule.

- OUI ! VOS BROW-NIES ! REN-DONS - NOUS AUX CUI-SINES POUR TES-TER VO-TRE RE-CETTE !
- Mais pourquoi donc des **courgettes** ? Allons cessez vos **calembredaines** et suivez-moi aux cuisines !

Oubliant qu'il était en slip, Tryphon réajuste ses lunettes, dont un verre est fendu en deux, attrape ma main et traverse la chambre encombrée, à petits pas, contournant chaque obstacle. Main dans la main, nous déambulons dans le couloir quand j'aperçois un panneau lumineux blanc et vert « Issue de secours ». Mon cœur et mes pas s'accélèrent. Nous croisons quelques résidents hébétés mais indemnes, que je tente de rassurer.

- NE BOU-GEZ PAS, NOUS AL-LONS CHER-CHER LES SE-COURS !!!
- Toute cette poussière !!! S'écrit Tryphon. Je vais signaler à l'accueil que l'établissement nécessite un bon coup de plumeau !

Nous en sommes là, devant l'issue de secours au bout du couloir. Elle est bloquée. Je tente une nouvelle fois d'ouvrir la porte. Tryphon ne semble pas comprendre pourquoi je m'acharne ainsi sur la poignée. Il me dit très calmement :

- L'issue de secours ne vous mènera pas aux cuisines mon jeune ami ... Calmez votre impatience et suivez-moi.

Tryphon à l'air de bien connaître les lieux, même s'il n'est dans l'établissement que depuis quelques semaines. Toujours à petits pas, il fait demi-tour, suit le couloir et pousse, sans la moindre hésitation, une porte sur laquelle est collée une affichette « Privé » et derrière laquelle se profile une descente d'escaliers. L'endroit est nettement moins poussiéreux. Je jette un coup d'œil aux marches qui semblent

intactes. Cramponnés à la rampe, nous descendons prudemment et nous retrouvons devant nous une borne, au seuil d'une nouvelle porte. Ce nouvel obstacle me désespère.

- Ah non ! C'est quoi encore cette borne ?
- **Capricorne** ? Tiens-tiens ... Je vous pensais plutôt bélier ou taureau ... Savez-vous que l'astrologie me passionne ?
- NON ! LA BOR-NE LÀ, C'EST QUOI ?

- Vous le voyez bien, c'est le digicode pour accéder aux cuisines ! On est en Ehpad ici, tout est codé mais j'ai le code bien évidemment ! 007B. Le veilleur de nuit est un inconditionnel de James Bond. Je dois vous confier qu'avec le veilleur, un gourmet comme moi, il nous arrive de venir prendre une petite collation nocturne, voire même l'aller nous chercher une bouteille à la **cave** mais CHUT ! Promettez-moi de garder le secret, nous risquons notre place tous les deux !

Ce petit bonhomme est déstabilisant. Je saisis le code 007B et la porte s'ouvre. J'entraîne mon compagnon de mésaventure à travers la cuisine, qui est intacte. Face à nous, de larges fenêtres. Je me précipite pour en ouvrir une. Les pompiers sont en train d'arriver. J'agite les bras et crie :

- OHE ! Par ici !!!

Je serre mon vieil ami dans les bras et le décolle du sol.

- Tryphon, nous sommes sauvés ! vous entendez ? Sauvés !!!

- Se coucher ? Et les brownies alors ?

Je suis soudain pris d'inquiétude en pensant à mon chien qui a dû s'enfuir au bruit de l'explosion. Je me remets à la fenêtre et l'appelle, au milieu de l'agitation extérieure.

- MILOU ?! MILOU ?!

Un jappement et je tourne la tête. Mon petit fox-terrier est blotti dans les bras de la charmante réceptionniste, qui, elle aussi, est couverte de poussière et a les cheveux en bataille ...

- Ne vous inquiétez pas, il va bien !

- Et vous ? Comment allez-vous ?

- Un peu secouée mais ça va. Comment va M. Tournesol ?

- Tout va bien ! Au fait, je me présente, moi c'est Tintin ! Si nous prenions un verre pour nous remettre de nos émotions ? Ensuite, j'enquêterai sur cette mystérieuse explosion.

Valérie LECOINTRE

(Prix Hergé)



Le parapluie et la fontaine : Trempé d'orgueil !

Depuis le début de l'été,
Un parapluie délaissé
Se plaignait de l'astre doré
Qui l'avait privé de son utilité.

"Astre du jour qui me rend futile,
Par ton excès, j'ai été égaré
Tel un fardeau, un être stérile
Qui ne mérite plus d'être convoité.
J'étais le roi incontesté,
Maître des intempéries,
Ripostant à chaque giboulée
Et préservant la coquetterie."

"Dis donc le rabat-joie" ruissela une petite voix
"As-tu terminé de t'admirer ?
De ne penser qu'à toi ?
Tu n'es pas le seul en difficulté."

Le parapluie se rapprocha jusqu'aux phrases perlées
Et quelle ne fut pas sa surprise
De virevolter aux abords d'une source presque épuisée.
"Qui es-tu donc, toi, qui agonise ?
Tu n'es qu'un filet d'eau
Qui peine à s'écouler.
Ton timide flot
Ne pourra jamais m'égaliser
Car je suis né pour te contrer."

Loin de laisser couler le flux contaminé
Du pébroque narcissique et égoïste,
La source se mis à déverser
"Devrais-je être triste
De ton poison ainsi distillé ?
Sache que pour ta gouverne,
Je porte le berceau de la vie sur Terre.
Des temps anciens à modernes,
Je suis un réceptacle millénaire.

Créée pour abreuver,
Recevoir les maux, nettoyer,
Parer les affections et les fragilités,
Ou simplement illuminée chaque nuitée."

A la fois fasciné et ridiculisé,
Le parapluie se referma sur lui.
Néanmoins, il trouva la force de riposter
"Tu sembles avoir vécu milles vies,
Mais toi, quel est donc ton nom et ta renommée?
Tu n'es guère majestueuse, à peine jolie,
Et tout comme moi, te voilà oubliée..."

"Il fut un temps où un homme venait
Afin de trouver un coin de tranquillité.
Un jour avant son arrivée,

Un cerf s'abreuvait en mon sein et s'admirait
Juste avant de détalier.
L'humain s'est assis à mes côtés
Et a griffonné sur quelques papiers.
"Le cerf se voyant dans l'eau" est né.
Par la suite, je voyageais
Au travers du poète et ses idées,
Ma solitude disparaissait
Et mon bassin s'apaisait.
Sais-tu que c'est lui qui a évoqué
Comment je m'intitulais ?
Et force est de constater,
Que lui et moi, nous nous étions trouvés.
Lui et moi, nous étions liés...
"La fontaine" est notre identité."

Aujourd'hui, l'homme avait déserté
Ce havre de paix.
Le parapluie se gonfla pour s'épargner,
Les dernières gouttes d'eau que la fontaine échappait.

Aurore THOMINE
(Prix du GIEC)

PELAGIEN

Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face... Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout. Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser. Pas un chat dehors ni un quelconque véhicule circulant sous ce déluge du bord de mer s'abattant sur la station balnéaire audoise de Nivine-Plage où le drapeau de surveillance des C.R.S. des bords de mer pendait en berne sous la pluie en dépit de sa couleur verte ne secourant nul baigneur - pas si fous, les estivants ! La plage rigoureusement déserte s'humidifiait comme une éponge et les vacanciers se réfugiaient devant leur poste de télévision derrière leurs fenêtres frileusement closes. Mais moi, suite à ma fautive étourderie, je devais, que je le voulusse ou non, me rendre à la pharmacie toute proche pour m'y faire délivrer un médicament contre l'amnésie légère qui commençait à m'affecter au seuil de l'âge mûr. Le déluge présent ne contribuait pas à améliorer mon état mental actuel et je me sentais seul comme Noé, quoique je sentisse plus que je ne devinais une présence humaine dans mon environnement immédiat, une affirmation biologique inédite et insoupçonnée.

Je regardai scrupuleusement dans mes alentours avec l'envie d'exhaustivité d'un rayon de phare marin comme il en existe un sur la haute falaise à qui je tournais partiellement le dos, et mes yeux s'adaptant à la pluviosité un peu comme on s'accommode à l'obscurité, je finis par apercevoir sur le trottoir en face - était-ce une hallucination sénile ? - une forme humaine toute constituée de pluie, caressée et traversée par les innombrables gouttes tombant du ciel en pleurs qui n'affectaient nullement son intégrité physique apparemment intangible et éternelle, hors d'atteinte de l'hydratation que l'on appelle familièrement celle du « chien mouillé », restreint et bon pour la douche et le séchage après avoir ôté les vêtements humides lourds et collants. L'apparition se précisa à mes yeux stupéfaits et maintenant adaptés, révélant une entité humaine aux pieds et aux mains palmés, vêtue d'un seul pagne et privée de globes oculaires et de cheveux, non squameuse et au contraire tout-à-fait lisse à l'instar d'une statue fraîchement sortie de l'atelier d'un sculpteur doué et démoniaque.

Recopiant le geste que la fameuse sonde spatiale prête à l'homme nu sur le dessin destiné à pactiser avec d'éventuels extra-terrestres hors de notre mesquin Système Solaire au bout de milliards de kilomètres quand ce ne serait en mois ou en années parcourus par la lumière, l'intrus attaqua mon cerveau par une série de coups et de tâtonnements à l'intérieur de mon psychisme afin que lui et moi nous adaptassions et nous entendissions sur la même longueur d'onde mentale. Je titubai et faillis tomber et lâcher bêtement mon parapluie, mais l'homme, qui me dit s'appeler Pélagien pour se justifier de ses origines maritimes profondes et non Georges selon le mot grec, ni « Thalassorges » pour traduire en hellénisant le titre du fameux roman de Victor Hugo, m'assura n'être animé de nulle intention haineuse, hostile ni méfiante. Ce message s'insinua à mon intelligence comme une coulée de miel et me rendit sympathique son auteur qui me précisa voir et communiquer avec ses congénères par des procédés de moi incompréhensibles sous les pressions marines qui eussent pu m'écraser comme une crêpe .

Une dimension pathétique vint enrichir cette conversation télépathique lorsque Pélagien m'informa du péril d'extinction qui menaçait sa race de ce qu'il fallait bien nommer les Hydranthropes, attaquée par le trop grand nombre d'embarcations, de la plus humble au « Titanic », évaluées à plusieurs millions si ce n'est à un milliard, qui depuis la nuit des temps tapissent les fonds marins par ailleurs pollués par une avalanche de sacs en plastique et de fréquentes marées noires. Lui-même était un émissaire officiel dont la pluie abondante qui enfermait les humains chez eux favorisait l'exécution de la mission à lui confiée par ses supérieurs avides de discrétion. Loin d'eux et de lui toute velléité comminatoire ou catastrophique, mais l'heure était grave et l'on discourait en haut lieu comme parmi le peuple d'exil massif - oui, mais où ? - quand ce n'était pas d'un suicide collectif intégral et définitif.

« Nous ne pouvons pas plus que vous nous passer d'eau, résuma Pélagien en ouvrant ses bras en signe d'impuissance et de sincérité désespérée, et notre seule loterie de salut réside dans la puissance des maelströms tels celui décrit par Edgar Poe et celui de Messine, ou encore celui pensant et rugissant à quelques kilomètres d'ici à Abyssol à une ou deux lieues du rivage et baptisé Edgar en hommage à cet écrivain. En effet, ces tourbillons à fort cercle d'attraction nous aspirent et nous catapultent au hasard dans d'autres directions sous-marines où nous nous reproduisons avec joie dans de perpétuelles liesses enivrantes. Nous sommes quelques millions, sans queue ni maladies, et nous transmettons la vie, de mort à naissance, par des procédés que vous autres humains des terres ne pouvez imaginer ni comprendre car c'est un secret de Dieu si vous voulez savoir le fond des choses. Nous sommes réactifs et sensibles à la pollution océane et aux conflits en tous lieux de votre espèce géniale. Aussi cherché-je avec vos éventuels conseils sous la pluie qui va bientôt cesser et m'annihiler une solution de survie, mais la proximité de l'Etang de Nivine-et-Dyrite ne me semble pas du meilleur augure car, en dépit de son étendue, nous y serions vite détectés, pourchassés et détruits comme une algue tueuse, proliférante et nocive, laide, opaque et lourde, à la ressemblance d'un gigantesque linceul ! »

Quelques secondes après la fin de cette gigantesque allocution silencieuse et que je l'eusse reçue, assimilée et comprise quoique n'y pouvant rien, je me sentis défaillir comme si j'avais des jambes en coton et je manquai lâcher mon parapluie sous les agressions de l'incessante pluie. A la vitesse de l'éclair ou de la lumière, Pélagien vola à mon secours et me retint à la source de mon effondrement, d'une main me prenant par l'aisselle et de l'autre sauvant mon pépin. Pour tout observateur extérieur, j'eusse offert un bien curieux et incompréhensible spectacle ! Mais à ma connaissance, cela se passa sans témoin.

J'éprouvai alors la réalité du contact avec une peau d'Hydranthrope, expérience froide, solide et mouillée, hermétique et palpitante ! Dans le même temps, je me résolus à tout faire pour aider ce pauvre diable qui m'avait paru si sincère.

L'occasion inverse m'en fut présentée par un grand cri télépathique aphone, un coup de tonnerre cérébral m'enjoignant de fermer les yeux afin que je connusse un grand changement de la part de cet humanoïde aveugle car privé de globes oculaires, et aussitôt que j'eusse fait nuit je sentis ses doigts passer sur mes paupières closes. Dès que j'eus rouvert mes organes de vue, je fus pénétré de la certitude que plus jamais, en mer comme en piscine, je ne les tiendrai fermés, ce qui dissout des décennies de phobie notamment pour la pratique du crawl et de la plongée - et ce miracle de thaumaturge dissipa les rougeurs permanentes entourant mes mirettes pathétiques. Alors je sus que plus jamais je ne craindrai l'eau, surtout quand il faut y plonger la tête entièrement dans un chaos d'affolement respiratoire requérant à chaque fois pour remède de refaire surface en recrachant la tasse salée ou chlorée. Informée de cet événement, ma femme incrédule suggéra cependant plus tard, mi-croyante mi amusée, que l'on en fît communication au Vatican dans le but d'authentifier un miracle autrement inexplicable.

Mais pour l'heure, mes yeux rassérénés et régénérés assistèrent au spectacle, tandis que la pluie s'atténuait et cessait, du départ de Pélagien avant que des témoins éventuels n'apparussent comme par enchantement et ne vissent et comprissent la scène. Il disparut en se fondant atomiquement, lui l'Hydranthrope, dans le goudron mouillé de la rue comme s'il eût été constitué d'une sorte de beurre ou de glace à la vanille sous un soleil anormalement ardent même en été, et cette descente en Enfer ne laissa, après son ensevelissement qui ne dura que deux ou trois minutes, qu'une série de taches concentriques, un peu à l'instar de l'huile de moteur près des roues de voitures, mais incolores et non fabuleusement irisées ! Je n'étais riche d'aucun secours à lui prodiguer dans sa mission mystérieuse - et lui, un sauveteur aveugle, s'était enfui d'une manière inintelligible qui justement me laissa sans voix !

Cela signa et authentifia le prélude à un rajeunissement décomplexé de votre serviteur qui, moyennant des cours particuliers de natation payés par Bobonne, laquelle soupçonnait, en dépit d'une surveillance conjugale stricte, l'influence d'une sirène bénéfique ou funeste, accomplit des progrès rapides en crawl et même en brasse-papillon dans les dix jours qui nous restaient à passer pendant les vacances au bord de la mer dans un bungalow étroit loué pour nos deux ménages - le mien et celui de mon fils enrichi de deux petits-enfants que rien n'effrayait. Je fus même approché par un moniteur d'une piscine proche pour évaluer mes compétences et juger de mon cas, au point que modestement je fus montré comme un phénomène par le journal - j'allais écrire : le fanzine - de « Teuf-teuf » couvrant l'actualité des stations balnéaires de la région à faible tirage gratuit. Je surpassais y compris la jeunesse championne de l'endroit comme Superman échoué sur la Terre courait plus vite que ne se déplaçaient les trains les plus rapides. Curés et médecins, même les plus sévères, les plus prudents et les plus sceptiques, voire zététiques, se virent contraints par la force des choses de parler de miracle. Mais moi, au bout du compte et pour être sincère, je n'y comprenais rien.

Mon hermétisme se révéla doublé et imposé d'un mutisme par Pélagien, m'empêchant de donner des détails sur ma rencontre avec cet Hydranthrope, lequel, dans un appel télépathique envoyé plus tard dans ma tête après mon retour en ville, me choisit pour partenaire géo-maritime exclusif. Dans les mois qui suivirent le retour dans mes pénates urbains, j'engloutis à cet effet la plus grande partie de mes économies de vieillesse dans la construction dans mon jardin d'une piscine de deux mètres sur six et profonde de quatre pieds, non sans la présence d'une multitude de règlementations et non sans l'aide financière de mes enfants.

Ce refuge, cerné de hautes haies pour préserver notre intimité des regards de la rue et des voisins, servit de domicile secret à Pélagien où il devait, sans doute après mon décès, se décomposer en une eau de nature insolite ignorée du reste des mortels indignes d'être dans la confiance. Plus jamais au contact de l'eau mes yeux ne rougirent et le niveau de mes aptitudes en natation se stabilisa.

Seule ma femme, constatant que j'avais perdu du poids et que ma silhouette s'affinait juvénilement comme si je remontais le cours du temps, soupçonna la présence d'une sirène et cette supposition revêtit le quotient de crédibilité de la Lorelei naufrageuse de bateaux - et, ici, d'un ménage. Mais sans preuves, rien ne fut établi et finalement elle approuva la jouvence inexplicable de son époux. Moi, pour ma part, j'occupe le reste de mon existence sur cette Terre à rêver de fonds marins inexplorés par le truchement de cet Hydranthrope que, pour reprendre à mon compte le titre de Joseph Conrad, je peux renommer : le Compagnon secret.

Michel ROULLEAU



Uber - conteur à domicile

« Ouf, l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ? »

C'est ainsi que Christian a débuté sa lecture, dans la famille où il intervenait hier soir. Christian est un agent de la plate-forme Uber-conteur.

Uber-conteur marche bien car la campagne nationale sur la nocivité des écrans avant le coucher des enfants a été efficace. Les troubles du sommeil, cela parle aux parents. Du coup, plutôt que négocier le temps consacré à l'ordinateur ou aux consoles de jeu, les familles se sont tournées vers les histoires, vers les livres. La demande de lectures de contes, mythes et légendes auprès de la plate-forme a augmenté de façon sensible. A tel point que Christian intervient tous les soirs.

Dans son visage poupin, ses yeux pétillent et vous observent avec douceur. Il parle volontiers de ce second emploi : « Depuis mon agrément à Uber-conteur, j'ai réaménagé mon quotidien. Je prolonge de deux heures mon premier travail au bureau d'études, j'avale un sandwich et je commence ma tournée. Une fois les lectures finies, j'ai une heure de voiture pour rentrer chez moi. J'exerce surtout auprès des enfants, mais il m'arrive aussi d'intervenir en EHPAD. C'est un bon public!»

Le planning de la soirée vient d'arriver sur son portable : quatre lectures de 19H jusqu'à 22H sur le secteur de Fonbeauzard.

En entrant chez la première famille de la liste, Christian remarque le décor d'affiches italiennes, que côtoie celle d'un sans-culotte; la longue table de la cuisine supporte la « machinetta » à modeler la « pasta ». Dans la base de données de la plate-forme, il consulte le profil familial : goût pour la mythologie et l'exotisme, trois enfants de cinq, sept et neuf ans, leurs héros préférés, les lectures antérieures de l'intervenant précédent. Tiens, celui-ci a lu « Le feuilleton d'Hermès » de Muriel Szac. Il s'est arrêté juste avant l'épisode « La folie destructrice de Médée ».

La mère s'adresse à lui avec fermeté, ses mains protectrices coiffant avec douceur le crâne des bambins : « Ne vous lancez pas dans des histoires sanglantes qui troublent! Pas de poisons ni de cercueils. Ce n'est pas le but ...».

Par prévision, la plate-forme fournit à ses agents des textes alternatifs liés au profil. Tout en écoutant Madame, Christian donne deux impulsions, dans le menu principal, rubrique « Souhaits des parents », sur le bouton « Pédagogie++ ». Aussitôt, une histoire qu'il n'a encore jamais lue lui est suggérée. Il la parcourt en diagonale.

Les vacances de la petite indienne

Winona agaçait ses parents... elle insistait depuis des mois pour aller dans la jungle amazonienne...passer ses vacances là où avaient vécu ses grands-parents dans leur tribu disparue... clairière éphémère de la forêt. ... une cabane précaire luttant contre l'assaut de ces herbes qui deviennent arbrisseaux en quelques jours ...

Ça ne l'enchanté pas. Il décide d'improviser selon les vœux de Madame.

Où Zeus perd l'appétit (nommé aussi Jupiter dans certaines contrées)

En arrivant sur le mont Olympe, à l'heure du repas, Hermès vit la foule des déesses et des dieux réunie sur la terrasse du palais. Ses chaussures ailées atterrirent en douceur. Il perçut l'inquiétude persistante sur les visages. Ce n'était pas l'agacement habituel dû aux agissements irritants des humains. Non. Tous parlaient bas. C'était plus grave.

Derrière la grande baie vitrée de la salle à manger, le menu affichait : « Pot au feu d'ambrosie. Nectar du chef ». Les suggestions du jour avaient été barrées (~~cacahuète~~ ~~chocolat~~ ~~courgette~~ ~~vin de cave~~) A sa table, abattu, Zeus fouillait mollement le fond de son assiette. Il chipotait, l'air vague. Qu'elle fut fraîche, en sauce, grillée ou macérée, depuis des mois déjà l'ambrosie l'écoeürait. Le nectar le lassait, n'étanchait plus sa soif. Une idée taraudait les esprits : qu'allait devenir le Dieu des dieux, sans l'ambrosie de l'immortalité?

Héra surtout, était inquiète. Elle, toujours craintive que son sot de mari ne s'amourache encore d'une beauté terrestre, s'alarmait à présent de le voir là, figé, sans désir, sans ressort, sans appétit aucun. Elle venait presque à souhaiter qu'il redevint volage Elle avait besoin d'aide. Elle s'approcha d'Hermès, laissant parler son cœur : « Hermès tu es, de tous, le plus proche de Zeus. Capable de comprendre et attendrir ton père et parfois dévier, même à peine, ses choix. Trouve une solution à notre désarroi! »

Malgré tous ses efforts, Hermès si créatif, au verbe si facile, n'avait aucune idée. Aussi s'envola-t-il. A un rythme tranquille, il fit un tour de Terre. Puis un deuxième... »

La famille s'est regroupée autour du conteur. La mère d'abord, puis la grand-mère. Le père s'approche aussi, suivi du grand-père. Une sublime odeur de gnocchis qui gratinent flotte dans le salon.

« Or, comme il survolait le Tropique du Capricorne, de tous nouveaux arômes s'offrirent à ses narines. Il toqua à la demeure d'où venaient ces senteurs, on l'invita à entrer : toute la maisonnée s'affairait à travailler, sur une longue table, une pâte dorée composée de patates, d'huile, d'œufs, de farine et d'épices variés. Une femme que tous appelaient la Nonna mélangeait, pétrissait jusqu'à ce que la masse ait la texture assez fine. Nonna donnait l'exemple à trois jeunes enfants qui roulaient les morceaux sur une nappe blanche, arrosaient de farine, et enfin détaillaient le rouleau en fragments cylindriques. Hermès participait, se régalaient d'avance. La cuisson terminée, il savoura deux pleines assiettes. Pour son père, il reçut un très grand plat de gnocchis. On ne peut pas douter de tous les humains, pensa-t-il.

Le plat fumait encore quand sur le Mont Olympe il freina brusquement devant le lit de Zeus, faible et livide. Zeus renifla, et ses yeux s'allumèrent. Puis progressivement tout son corps reprit vie. A la première assiette, il voulut se lever. A la seconde, il demanda qu'on le serve à la table. A la troisième, il frappa du poing et somma qu'on lui porte du vin : "Nectar du Frontonnais!" exigea-t-il.

Autour de lui, les dieux soulagés reprenaient leurs conversations. Ils échangeaient en souriant. La bonne humeur régnait à nouveau au palais de l'Olympe, sur le fond retrouvé d'un bon charivari. »

Un sourire apaisé se dessine sur les visages. Christian constate avec satisfaction que quatre personnes ont rejoint le public, sans doute des voisins. Parfait pour sa prime liée au nombre de participants. Un coup d'œil discret sur l'horloge. Il doit conclure.

« Soudain la voix de Zeus tonna, assourdissante. Une lueur affreuse émanait de ses yeux car LE PLAT était vide : « Tu n'as amené qu'un seul plat, mon fils? Un plat suffit-il au Dieu des dieux? Mais ne reste pas là, planté comme un poireau! Et ne me réponds pas quelque calembredaine !».

Hermès, affligé, ne reconnaissait plus son père. Zeus avait-il, dans le passé, été si injuste et odieux? Mais pourquoi Esculape, qui guérissait les morts ne le soignait-il pas? Zeus aurait-il perdu son immortalité? Serait-il devenu un humain, un de ces humains insupportables? »

Quelques secondes de silence... que Christian met à profit pour mettre à jour la base de données, tout en annonçant le titre du prochain épisode : « Où Hermès scrute l'avenir de Zeus ». La Mamie lui tend une barquette de gnocchis croustillants : « A demain, j'espère! ».

La belle voix veloutée de Christian a terminé ses séances. Épuisé par la longue journée, il roule vers sa villa de rêve. Seule une chose le tracasse. La plate-forme l'a classé comme « agent charismatique » et lui propose d'intervenir samedis et dimanches. Son ego est flatté, cependant il hésite.

Lorsqu'il se couche, harassé, il se serre contre Lucile. Il hume le parfum musqué qui embaume le lit. Il se sent heureux. Frôlé par Morphée, son esprit déjà s'embrume aux portes des songes. Lucile ne dort pas; elle se love plus près. Elle dit dans un souffle et sa demande est sans conteste : « Chéri, raconte-moi une histoire. »



Zeus et Hermès

Roger PUJADO

A quel Saint faudrait-il se vouer ?

Si le cerveau n'existait pas ?

La curiosité est un vilain défaut, dit-on, mais pourquoi ne pas tenter de descendre dans les entrailles vertigineuses de notre ancienne demeure située dans le petit village ariégeois, héritage familial où nous avons vécu, Papa, Maman, mon frère et ma sœur. Serais-je assez **«Culottée»** pour descendre cette échelle, avec de bonnes **«Chaussures, oui, pour ne pas chuter dans ce local où mon Arrière Grand-Père Maternel fabriquait des clous, oui, une activité de l'Epoque.**

Ce local, situé au sous-sol, de notre cuisine où une trappe devait être fermée avant d'ouvrir la porte d'entrée de cette pièce où nous vivions à cinq. Me voilà, donc décidée, pour aller vérifier, par curiosité, ce local obscur et si mystérieux. Vais-je découvrir un trésor ? Sait-on jamais ? Les clous pourraient bien révéler des trésors enfouis qui pourraient se volatiliser ?

Dès la descente, des doutes s'installent, la crainte, aussi, de tomber ? S'ensuivent des bourdonnements un peu confus, puis, une nuée improvisée de droite à gauche m'envahit. J'y suis, J'y reste, faut que j'aille vérifier, coûte que coûte, ce lieu qui ne sert plus, depuis « quelques lunes », que nous pouvons nommer : la **« Cave »**, je m'apprête donc à y faire une inspection inopinée, où, sait-on jamais, pourquoi ne pas tenter d'y faire pousser des plants de **« Courgettes ? »**. N'y a-t-il pas des champignons qui sortent de terre dans l'obscurité et qui font la une des journaux régionaux et des restaurants gastronomiques réputés ?

Mais ce **« Charismatique »** me dérange étrangement au point de m'incommoder, à tel point que je suis désorientée, ce silence m'intrigue, me donne l'impression que c'est un piège, et j'aurais préféré, sans vous mentir, déguster un peu de **« Chocolat »**, de préférence aux noisettes, **« Croustillant »** à souhait, afin d'éviter qu'une plaisanterie de mauvais goût me surprenne, et aussi ne pas être, sait-on jamais, par la suite, tourmentée par toutes ces tracasseries qui vont, ensuite, me provoquer des cauchemars. Si mes souvenirs sont exacts, nous avons été informés, par le Garde Champêtre (Baptiste) jadis, que nous allions avoir la visite d'un spécialiste qui voulait vérifier les combles, nous disant que tout le village était, peut-être, infecté de **« Capricorne »** ? Que diable ! Ces parasites peuvent se multiplier parmi tant d'autres volatiles et se loger dans les boiseries pour grignoter et nous enquiquiner!

Par contre, ce qui me dérange, aussi, dans l'obscurité, j'ai l'impression qu'un objet a du atterrir, ressemblant, étrangement, à un **« Cercueil »** fumant, qui entoure ce jardin « secret » ; à l'abri des voleurs ! Le pire, dans cette plaisanterie que je veux qualifier de « mauvais goût », j'ai envie de m'éclipser, de pleurer et de rire à la fois, car ces « fantômes étrangers » me suivent et m'entourent et comment voulez-vous que je me concentre devant cette nuée de va et vient qui me scrutent...Mais comment sortir de ce lieu, qui me fait perdre la tête, me fait « dérailler »...J'ai la vague impression d'être saoule ?

Pourquoi serais-je tombée dans ce traquenard imprévisible et, soudain, j'ai l'impression, subitement, qu'une odeur habituelle, me chatouille les narines et que mon cerveau réagit : où suis-je ?

Cette odeur, ne m'est pas inconnue, peut-être des châtaignes, des Cacahuètes qui grillent (d'où ce nuage de fumée), mes jambes flageolent, mon cœur bat... Qui va venir me délivrer, dans ce labyrinthe insolite et à l'abri des regards ? Je n'ai prévenu personne, cette sortie, improvisée, ne concerne que moi, et moi seule...

Oh, là, là, Quel « Calembredaine » va faire la une de la gazette, le mois prochain, avec cette péripétie, plutôt « rocambolesque » qui sort de l'ordinaire où plusieurs volatiles, mécontents, m'encerclent, cherchant à quitter ce lieu, peut-être assoiffés ou effrayés qu'un tel phénomène ne va peut-être pas intéresser quiconque, me voilà donc subitement affolée, dans cet espace sombre et secret, qu'un éclair lumineux surgit... et que subitement je m'échappe de cet engrenage mystérieux... Ouf, ce n'était qu'un rêve ! Faut que je reprenne vite, mes esprits et là je scrute le passage...

Ouf, l'issue de secours est enfin là, pas bloquée... ravie d'avoir pu sortir de ce charivari inattendu, sans conclave, que j'ai réglé, seule, sans »tambour ni trompette ». C'est la liberté retrouvée, le rêve s'estompe, s'évanouit, le réveil retentit...

J'espère ne pas retourner dans cet endroit périlleux et dangereux qui existait jadis. Une fenêtre donnant sur le jardin (condamnée depuis longtemps) laissait passer une lueur extérieure. Cet épisode m'a été raconté, par Jeanot, le fils aîné de notre Facteur de l'Époque (tous deux décédés), et ce passé m'a, peut-être inspiré, pour narrer cette aventure extraordinaire, qui, était enfouie dans mon cerveau durant mes jeunes années et est revenue, à l'aube de mes « vieux jours ».

La vie a bien changée, certes, et cet héritage a été rénové par de nouveaux arrivants, afin d'y pénétrer plus confortablement. Nous étions heureux dans ce village qui accueillait des réfugiés en 1939... Au fond de notre jardin, le Vicdessos accueillait les pêcheurs aguerris qui taquinaient la truite de rivière qui régalaient nos papilles et nous ne manquions de rien... C'était le « bon temps », ce temps que nous ne reverrons plus !!!!! Nous avons dû quitter, à regret, ce petit paradis de montagne à cause d'un changement de travail de Papa qui a longtemps travaillé dans les Forges de ce beau village. Si vous permettez, je voulais, aussi, par ce biais littéraire, rendre hommage à mon Papa, réfugié espagnol, qui avait été bien accueilli dans ce petit coin où nous avons appris les bonnes manières de la vie.

! La vie serait plus belle si chacun prenait soin de son prochain !

Avec l'épisode catastrophique que nous traversons en ce mois d'Août 2025, dans l'Aude, je ne peux que déplorer ce désastre et féliciter tous les Pompiers qui œuvrent, jour et nuit, pour éviter une catastrophe gigantesque dans ce beau coin de France. Merci aux bénévoles qui accueillent les familles qui ont tout perdu...



Francine BOUNAUD

L'EAU, LA MORT ET LA BEAUTE

Yepes ou Rodriguez ou Dortmund : c'est du vice
Ou de l'inconséquence ou bien naïveté
Que d'oser prénommer de la sorte : Narcisse,
Son mâle rejeton - et de l'étiqueter
Puis de le désigner aux sarcasmes des autres !
Depuis l'Antiquité jusqu'au freudien savoir,
Combien en compte-t-on d'ainsi pauvres apôtres,
Jusques à Jean Lorrain, bouillants de désespoir !
Néanmoins, ce prénom de héros de noyade
De la présente histoire accepterons-nous - pour
Nous éloigner autant de La Fontaine et Sade
Car est-ce ici question de l'éternel amour.
Ainsi donc ce Narcisse à beauté invincible
De tous temps et tous lieux incontestablement
Venait-il - ô combien roi-dieu plutôt que cible -
De remporter un jour d'or et bien mieux d'argent
Une médaille, un prix en plus d'une fortune
Et d'un flatteur diplôme afin de célébrer
Sa splendeur sans égal sous Soleil et sous Lune
A l'issue d'un concours aux hommes réservé.
Supplémentairement, on lui remit, car l'onde
Prompte à tomber était des nuages en ces lieux,
Un parapluie d'or à physionomie ronde,
D'un effet fantastique offert à tous les yeux.
Nullement ne fut-il d'un atome dadame
Nanti pareillement - la céleste potion
Eût réduit à néant sa mise pis qu'un blâme
Après d'un fier jaloux quelque dure agression.
Narcisse cheminait sous la soudaine pluie

Quand, seul, une fontaine il de soif avisa.
La source enchantresse hucha son parapluie,
Aussi la décision de quelque halte là
Prit-il pour vérifier sa beauté surhumaine.
Nul témoin ; c'est-à-dire aucun admirateur.
Les gens sont casaniers et prennent l'aigüe en haine,
Le laissant déployer son dôme protecteur.
Tant hardi que prudent, Narcisse enfin s'approche
De l'onde contenue dans un cercle pierreux
Que mouchetaient sans fin tel un concert de croches
Les gouttes chues du ciel comme d'un malheureux
Dieu peut-être au chagrin alors inconsolable.
Une main occupée à tenir le pépin,
Le héros de beauté penchant son admirable
Chef là fut foudroyé de ce spectacle enfin
D'un tel vis masculin dont la munificence
Et la vraie perfection inouïes de tous temps
S'offraient à ses regards blasés pleins d'assurance
Dans la tranquillité délimitée pourtant
Par le sien parapluie au-dessus de l'image.
D'icelle s'approchant comme un homosexuel,
Il voulut d'un baiser lui rendre un bel hommage,
Prélude à des milliers de délires sensuels.
Enfin il toucha l'eau, douce et vindicative,
Qui sa tête aspira puis le corps tout entier :
La noyade ce fut, que son orgueil motive.
Aussi les Dieux, tous pris d'une - humaine ? - pitié,
Lui conférèrent-ils d'une fleur l'apparence
En des copies sans nombre afin d'un souvenir
Garder du jouvenceau - et ce fut remontrance
A toute vanité volant à l'avenir.

Michel ROULLEAU

L'histoire "bête"

Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face...

Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout ? Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser.

J'étais torturé entre la curiosité et une peur naissante. Qu'allais-je trouver vers là-bas ? Etais-je le petit chaperon rouge qui allait se jeter dans la gueule du grand méchant loup ? J'avais trop regardé de films d'horreur, encore plus des soirs de juin pendant le fête du cinéma. Et vous savez quoi ? Nous sommes en juin.

J'y voyais un signe, une coïncidence même. Tous ces films se recroisaient dans ma tête et mon imagination ne cessait de déborder, une vraie cocotte minute en ébullition qui ne faisait que rajouter du brouhaha à ce bruit déjà persistant.

Dans mes sombres idées les plus obscures, je m'attendais à voir derrière ce "Toc Toc" un boucher bourreau de ses bêtes avec sa trancheuse à saucisson qui, un jour, avait peut-être déjà tranché une tête, un vieux clown fou au plus beau maquillage effrayant en train d'aiguiser son couteau sur une gouttière comme un soir d'Halloween, un gros triton qui faisait régner l'ordre dans les égouts et qui faisait claquer ses dents appâté par sa prochaine proie (par contre, ça a des dents un triton ?), ou pire encore une âme noire comme la suie représentant la mort ou le diable en personne, terrifiante par son non-détail et son mystère.

En souriant, je pouvais aussi imaginer de plus belles choses, telles des danseuses du French Cancan levant leurs jupes et donnant un rythme de danse presque militaire, un couple espagnol en train de faire des claquettes sur les lames de parquet de leur appartement (Olé !), les pieds du lit de la boulangère en plein ébat amoureux avec le concierge alors qu'elle faisait croire à son mari que tous les mardis elle allait chercher la farine pour le pain (vous avez déjà vu un concierge faire de la farine vous ? Ou alors la vraie question est "Comment faisait-elle pour quand même ramener la farine ?"), ou pour finir était-ce probable que cela soit le petit Régis (ancien camarade d'école) qui s'amuse à tirer des cailloux à la fronde sur les vitres des petits vieux juste pour les embêter et les entendre râler et marronner à longueur de journée ?

J'aurais aimé croire à ce dernier chapitre mais ma raison me murmurait qu'il y avait quelque chose de plus terrifiant. En temps normal, je me serais dit que j'avais peut-être deux pour cent de chance de m'en sortir et que deux pour cent ce n'était pas zéro, c'était quelque chose. Mais là, l'ambiance était différente. J'étais plus fataliste. Étais-je prêt à affronter une douleur psychologique et/ou physique avec ce que j'allais découvrir. Et quel niveau de douleur entre 1 et 10 ? 12 peut-être ? Et combien cela allait me coûter en séances de psy tout ça encore si je m'en sors ? Ou si je ne m'en sors pas, je n'ai même pas eu le temps de manger une dernière fois un hamburger au McDo, de ranger le beurre dans le frigo que j'ai oublié sur la table ce matin et de partager mes dernières volontés avec mes proches sur le don d'organes, si on doit me cramer dans une boîte en bois ou si on doit m'enterrer pour que j'aie fini ma vie à discuter avec les racines des plantes et les vers de terre...

Je réalisai que tout ce que j'avais acquis jusque là, tout ce que j'aimais, n'était que prêt et serait repris dans l'instant. Bref, j'étais prêt à mourir sans avoir trouvé ce que c'était, je vous ai partagé mes idées, elles sont dorénavant les vôtres. Trouvez vous-même ce que c'est ,cela ne m'importe peu dorénavant. Je suis prêt à vous quitter et vous à clôturer cette lecture, un brin sur votre faim certes, à part si vous êtes suffisamment courageux pour vous déplacer et venir voir par vous-même. En plus, ce n'est pas comme si à ce stade il me restait 1300 mots environ pour chercher, enquêter et vous partager l'identité de la "bête" générant ce bruit. Mais comme vous dirait un ado de 13 ans en pleine crise "J'ai la flemme...".

Mais soudainement, malgré ma préparation mentale et ce que vous pourriez considérer comme de la lâcheté de vous abandonner ici, ce "Toc Toc Toc" s'amplifia et se rapprocha sans que je m'avance, comme semblant sortir d'un tunnel ou d'une séance d'hypnose et j'entendis : *"Julien, tu vas te lever bordel !! ça fait 15 fois que je t'appelle !! tu passes ton BAC dans 1h !!"*

Finalement, seul le présent compte. Je venais de me réveiller et la mort elle-même telle que j'aurais pu la rencontrer était impuissante. Merci Maman de m'avoir sorti de là !

Julien LACAZE

(Prix Hara-Kiri)



MILITANT DE BASE

« Ouf, l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ? » Tout avait pourtant si bien commencé !

Dès la fin janvier, Daniel avait demandé à participer en tant qu'observateur au congrès de V. Les séances préparatoires chez les M. n'avaient rien de rébarbatif ! Daniel y apprenait beaucoup sur les rouages de ce grand mouvement qu'il avait intégré avec enthousiasme à la rentrée de septembre. Louis agrémentait toujours leurs réflexions de calembredaines. Jeanne n'oubliait jamais de servir des cacahuètes avec le rituel Beaumes-de-Venise. Le couple d'enseignants retraités glissait souvent quelques conseils pédagogiques au jeune prof qui, grâce à Jeanne, lança un club « Droits de l'homme » dans son lycée.

Possesseur, grâce à un grand-père ancien ouvrier chez Renault, d'une Clio hybride récente, Daniel proposa de covoiturier ses mentors. Il devait se souvenir longtemps de la saveur du gratin de courgettes que mitonna Jeanne pour sceller leur accord. Ils passèrent une soirée à chercher un logement non loin du Palais des Congrès de V. et dégotèrent miraculeusement le Airbnb idéal, nanti d'une cour intérieure où garer la charismatique petite auto ! Daniel se sentit obligé de fêter leur bonne fortune avec un ballotin de chocolats provenant du meilleur artisan chocolatier de la ville.

Entre réunions de groupe, séances de réflexion sur les résolutions et rencontres à trois, la date de l'expédition approchait à grands pas. Daniel préparait minutieusement d'hypothétiques questions pour les témoins invités. Son statut d'observateur le rendait plus disponible que les deux délégués pour repérer trouvailles et imperfections de l'organisation. Il noterait tout sur sa tablette, puisque le groupe de T. aurait la lourde charge d'organiser l'AG de l'année suivante, et il comptait bien s'investir dans la réussite de l'événement.

Capricorne pointilleux, matheux appliqué, vieil habitué des réunions et du maniement des foules, Louis, tout en prenant sa mission au sérieux, s'appliquait surtout à organiser leur voyage, comme il aimait peaufiner dans les moindres détails les sorties familiales ou les escapades en amoureux.

Il avait fixé le départ de Bagatelle à 6h45 pour éviter les embouteillages au sortir de la ville. Une longue pause baignade et pique-nique était prévue dans un coin resté sauvage de la côte. La vieille table et les trois sièges de camping datant du siècle dernier avaient été remontés de la cave et prenaient l'air dans le garage depuis février. Au retour, un arrêt programmé chez un couple d'amis à N. promettait, pour le lundi, une visite détaillée de la cité gallo-romaine.

La première journée combla Daniel et ses covoiturés. L'autoroute fut à eux jusqu'à la Méditerranée. C'est sur l'île Sainte-Lucie qu'ils passèrent la plus grande partie de la matinée. Leur longue marche sous les pins eut la saveur des premières découvertes. Le vent et les cigales faisaient un tel charivari qu'ils renoncèrent à parler droits de l'homme et environnement. Ils avaient du mal à croire qu'ils étaient en route

pour une rencontre militante, et se consolait en pensant que ces moments de détente et de communion avec la nature n'étaient qu'une mise en condition physique et psychique pour affronter sereinement témoignages poignants, joutes oratoires et longues heures à discuter finances enfermés dans des salles climatisées — pour le bien (ou le mal) d'une planète encore bleue, par endroits, pour certains privilégiés.

Daniel partagea ces pensées avec Louis tandis qu'ils abandonnaient chaussures et bermudas pour entrer dans l'eau ravigotante de ce début de saison.

La nage les creusa. Ils pique-niquèrent en maillot de bain, la chaleur et au vin les sécher.

« Salade de tomates, cake aux olives maison, fromages de chez Betty, tarte aux fraises du jardin... notre repas tient plus du repas prié que des solides casse-croûtes des dimanches en famille au bord de l'Aveyron », songea Daniel.

« Décidément, nous sommes des transfuges de classe, et notre militantisme d'intellectuels ne sert qu'à nous déculpabiliser d'être passés dans le clan des bobos. »

Il garda toutefois ses réflexions pour lui. On était trop bien pour entamer une discussion philosophique. Ce soir, demain et après-demain promettaient assez d'échauffourées verbales. Inutile de lancer les préliminaires..!

D'ailleurs, Louis siffla la fin de la récré.

Jeanne n'avait bu que de l'eau. Elle proposa à ses hommes, vaguement inhibés par un certain petit rosé de Fronton, de prendre le volant. La motion fut adoptée à l'unanimité. Pour la première fois, Daniel se retrouva à l'arrière de sa propre voiture et s'y endormit avec délice après avoir constaté, en macho repentí, que se faire conduire par une femme n'était nullement dégradant.

Il se réveilla sur l'aire de covoiturage de V. nord. Jeanne lui rendait sa casquette de chauffeur. Elle ne se sentait pas de conduire, dans une ville inconnue, une auto quasi neuve dont elle n'était pas propriétaire.

« Je préfère que ce soit toi qui reprenne les rênes », asséna-t-elle.

« Je ne veux pas risquer de me faire emboutir dans d'éventuelles rues étroites. Par contre, j'ai bûché le plan de ville et suis capable de te guider jusqu'à notre parking. Nous avons deux heures pour arriver à l'appartement et y prendre nos marques avant de revêtir nos chasubles et de rejoindre le point de départ de la déambulation. »

– « À vos ordres, cheftaine », rétorqua Daniel. « Par contre, je pense que le GPS sera meilleur conseiller qu'une prof retraitée, fût-elle d'histoire-géo. Dicte-moi donc l'adresse où nous sommes censés ranger nos petites culottes.»

– « 2, rue Victor Hugo », grogna Jeanne, visiblement renfrognée et sceptique.

– « Allons, allons, chère amie, faisons un peu confiance aux nouvelles technologies. Elles n'aboutissent pas toutes aux logiciels de reconnaissance faciale ! »

Mme Waze ne commit aucune erreur. À 18h précises, les trois militants étaient bien au départ de la déambulation. Jeanne et Louis repérèrent des camarades rencontrés au fil des congrès ou des stages. Il y eut moultes accolades avant que le cortège ne s'ébranle au son de sambas et de bossas novas. Les promeneurs du vendredi soir n'hésitaient guère à se joindre aux congressistes et à signer des pétitions

Louis commenta : « Trop bien, j'espère que l'an prochain, nous serons à la hauteur.

En 2004, nous avons prévu d'ouvrir le congrès ainsi, mais Nougaro était mort. Le défilé Amnesty a été interdit et nous avons suivi un cercueil en cachant tant bien que mal nos pancartes. Heureusement, quelques fans, déçus de ne pouvoir pénétrer dans Saint-Sernin pour la messe solennelle, se sont rabattus sur le quartier Arnaud-Bernard et ont participé à notre "die-in" devant le palais des congrès. »

À V., rien n'avait perturbé l'ouverture de la session. Les délégués avaient pénétré dans le grand amphi après le rassemblement.

Le discours de la présidente n'avait suscité que des applaudissements. Les trois témoignages en visio — sur les réfugiés, les Ouïghours et les femmes afghanes — constituaient une parfaite introduction au débat.

En observateur conscient et organisé, Daniel nota soigneusement tout cela. Il ne manqua pas non plus de consigner dans son journal intime ses impressions personnelles sur ses débuts dans un événement militant de cette ampleur. Il ne pensait pas que des échanges personnels, informels et amicaux aussi riches pussent naître au milieu d'un tel rassemblement. Le croustillant vol-au-vent mitonné pour les congressistes par un traiteur acquis à la Cause lui sembla digne de ses meilleurs souvenirs culinaires. Il se promit de dénicher un tel chef pour le congrès 2026.

La journée du samedi fut parfaite. Tout était huilé. Les ateliers succédaient aux séances plénières avec une régularité de métronome. Daniel étudia l'organisation des uns et des autres. Il causa longuement avec des personnes venues en « touristes » comme lui, et ils finirent par former un petit groupe chaleureux, rallongeant les pauses et discutant à bâtons rompus de leurs fiertés et parfois de leurs déconvenues de militants frais émoulus, s'imaginant encore changer le monde en trois coups de cuillère à pot.

La Fondation Amnesty avait, durant toute l'année scolaire, soutenu un projet de slam sur le thème des droits humains. Il avait abouti à un recueil et surtout à un spectacle émouvant et drôle que les classes de CM1 et CM2 de l'école Victor Hugo s'étaient fait un plaisir de présenter aux congressistes pour la soirée « récréative ».

Daniel s'était torturé les méninges pour réfléchir à ce sur quoi « son » groupe pourrait « investir » en matière culturelle. Ne trouvant rien dans l'immédiat, il se laissa envoûter.

Le spectacle une fois terminé, ils furent quelques-uns à « prendre en otage » l'animatrice, ancienne éducatrice de rue, à l'écoute des mêmes qu'elle n'avait pu engendrer, mais aussi slameuse invétérée persuadée que les mots peuvent sauver la planète et mener les hommes sur la voie du Bien.

Ce fut au sortir de cette soirée que l'on commença à pressentir un changement d'atmosphère de mauvais aloi. Aucune étoile ne brillait plus. La lourdeur de l'air oppressait. Jeanne maugréa : « Tout était trop beau. Dieu ou la Nature nous préparent un sale coup pour la journée de clôture. »

Le dimanche ne démarra pas sous les meilleurs auspices. Beaucoup avaient eu un sommeil perturbé par la touffeur de cette étrange nuit tropicale. Les volets s'ouvrirent sur un ciel plombé. Le vent n'était plus la légère brise des jours précédents.

Sous le crâne des congressistes aux traits tirés, la tempête faisait déjà rage. Plus d'invités, plus de témoignages. La dernière matinée était une séance plénière dédiée au bilan financier de l'année et aux perspectives du prochain exercice. Trésorier et trésorière adjointe étaient horriblement tatillons et pointilleux. Daniel s'en voulait de reprocher leur zèle à ces comptables bien intentionnés. Mais, à son image, les trois quarts de la salle réprimaient des bâillements !

Nuages noirs gonflés d'eau et bourrasques étonnamment froides les accueillirent à la sortie de la salle. Le buffet fut vite expédié. On avait pris du retard, et il fallait voter les dernières motions avant 16 h !

La séance reprit dans une atmosphère électrique. Les motions portaient sur des points insignifiants de vocabulaire ! Les amendements pleuvaient, et puis voilà que le ciel déversa des trombes d'eau. Les fenêtres s'ouvrirent. Impossible de les refermer. De la vaillante armée des combattants des droits de l'homme monta une sourde clameur dénonçant le... dérèglement climatique.

Les coprésidents s'efforcèrent de ramener le calme et les motions furent finalement discutées, puisque la porte resta verrouillée et l'issue de secours bloquée par la faute des éléments déchaînés !

La clôture des débats donna lieu à une débandade. Il n'y eut guère de salamalecs. Les portes se rouvrirent par miracle à l'heure programmée pour la fin du conclave ! La tornade avait laissé place à une pluie battante.

Daniel ne vit pas ses camarades courir pour retrouver, qui leur véhicule, qui le chemin de la gare. Il avait détalé parmi les premiers, avait récupéré la Clio et réussi — sans savoir comment d'ailleurs — à cueillir Louis et Jeanne, presque secs, entre les fuyards.

Jeanne adressa un pâle sourire de remerciement à leur sauveur. La petite voiture, reluisante à l'eau du ciel, réussit à s'extraire de la cohue.

Ses occupants ne retrouvèrent leurs esprits qu'une fois sur la voie rapide. « Pour une première expérience de congrès, vous avez fait fort. J'espère que l'an prochain, il y aura moins d'imprévus. En tout cas, moi, je resterai un militant de base. Aucun risque que je pique les postes à responsabilité ou même que je me hasarde à discuter des résolutions devant de tels aréopages ! Je resterai loin de ces intellos qui refont le monde alors qu'ils sont incapables d'affronter un orage » conclut Daniel dans un rire communicatif !!! »



**Sylvie
MASSOL**

La Fontaine et le Parapluie

LA FONTAINE

Tiens donc, quel noble hôte au manche raffiné !
Un parapluie a l'art de bien se débiter.
Vous fuyez les ondées, craignez l'humidité !
Serait-ce que la vie doit être desséchée ?

LE PARAPLUIE

Je vous salue, jet d'eau bavard et peu discret,
Sans cesse à jaillir fort, toujours à parler frais.
Oui, je protège, j'abrite et parfois, je me ferme,
Après le grand déluge de vos maximes ternes.

LA FONTAINE

Est-ce un crime affreux que l'eau sur les cheveux ?
Vous tenez l'élégance au prix d'être frileux.
Moi, je déborde, j'ose et je mouille les âmes,
Tandis que vous, Monsieur, craignez même les larmes.

LE PARAPLUIE

Et vous, vous arrosez la place sans égard,
Touchez tout : les sandales, les chiens, les vieux blafards.
Votre vie n'est qu'un flot, un caprice liquide,
Un éternel babil, une fuite humide.

LA FONTAINE

Mais c'est à se tremper qu'on sent que l'on respire !
Pas en restant au sec, déjà prêt à croupir.
La pluie, mon cher ami, ce n'est point une offense :
C'est un peu d'absolu, tombé par transparence.

LE PARAPLUIE

Tomber, tomber, tomber ! Voilà votre obsession.
Vous glorifiez l'averse et son humiliation.
Mais moi, j'abrite, droit, d'un pli professionnel.
Le monde est déjà fou, restons au moins formels.

LA FONTAINE

Formel, ah ça, vous l'êtes ! Outil de politesse,
Qui claque au moindre vent, tremble à chaque faiblesse !
Avancer sans tremper ? Mais quelle triste illusion !
Même les cœurs en toc fondent sous l'émotion.

LE PARAPLUIE

Moi, je suis l'élégance et le sens du dosage.
Vous êtes le chaos, le flaqueur de passage.
Restez à crachiner vos quelques vérités,
Moi, je fais de la pluie une chose domptée.

LA FONTAINE

Mais quelle vie, mon cher, à éluder les gouttes !
À quoi bon marcher droit si l'on fuit chaque route ?
Allez, repliez-vous dans votre sépulture.
Le monde a bien besoin de quelque éclaboussure !

Moralité

Vivre à couvert, c'est propre, sec mais un peu fade.
Se mouiller ? C'est risqué, mais une belle bravade !
Alors choisissez bien : prudence ou flaque en fête,
Car nul n'échappe au ciel... même parapluie en tête.

Fanny SALAT

RUE DU QUAI

Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face... Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout ? Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser.

Et en ce moment peu importait tous ces bruits. Je m'attardais sur la moindre excuse pour ne pas faire le pas décisif, traverser la rue. Franchir cet espace m'angoissait et me rendait nerveux. Même la pluie, événement rare sur cette île aride, était là pour me perturber, pour me faire renoncer. De la peur ? Non, pas la pétoche, juste ce manque de confiance en moi qui me poursuivait depuis toujours. Pour me donner plus de courage, je fouillai dans ma poche à la recherche d'une pastille miracle. « Merde ! Où elles sont ces pilules ? ». Tant pis ! Je devais y aller, seulement voilà, je me mis à penser au début de cette histoire.

Le début avait justement commencé au bout de cette rue. C'est là que je l'avais croisée en me rendant chez mon ami Oscar.

Je n'avais d'abord vu qu'une silhouette, s'avançant. Arrivée à ma hauteur, elle a tourné la tête vers moi, ses cheveux découvrant son visage. Je l'ai reconnue.

– Laura ! Quelle surprise.

La jeune femme, muette, ne me remettait pas.

– Je suis Guillermo, un ami d'Oscar. Nous nous sommes rencontrés dans une soirée.

Apparemment, ma mémoire était meilleure que la sienne. A vrai dire, j'avais été assez transparent pour elle. Elle, beaucoup moins pour moi.

– Excuse-moi, je ne me rappelle pas.

– Nous avons un peu parlé ensemble, je t'avais dit que j'étais comédien et que je travaillais souvent pour la télévision.

Une lumière s'alluma et elle enchaîna.

– Oui ! Je m'en souviens maintenant. Justement, je reviens de chez Oscar. Chez lui, impossible de se garer, j'ai laissé ma voiture au parking du bas. Eh bien, peut-être se reverra-t-on, il m'a obtenu un petit rôle.

Puis nous nous étions quittés assez rapidement. Trop rapidement à mon goût.

Ensuite, j'avais passé tout l'après-midi avec Oscar. On se connaissait depuis qu'on était gamins. Nous avons crapahuté et usé les mêmes trottoirs, toujours avec le sourire heureux des gosses libres et insouciantes. Il avait fait réaménager sa villa qui était déjà superbe, elle était maintenant mirifique. Le monde du cinéma lui avait très bien réussi, quand moi, bien que comédien professionnel, j'en étais réduit à travailler à droite, à gauche, toujours avec des rôles de second plan et beaucoup n'étaient que des productions télévisées. Je maudissais à longueur de casting mon caractère timide que je corrigeais inconsciemment, apparaissant le plus souvent comme arrogant, insolent, difficile à diriger. Cela expliquait les refus, les rôles « bouche-trous ».

J'étais venu le voir pour qu'il m'aide. Il m'avait déjà tendu la perche dans le passé. Là, j'en avais vraiment besoin, c'était une période assez dure pour moi. Aucun contrat en vue, sentimentalement le calme plat, bref, j'avais senti la dépression monter, doucement mais sûrement. Je serais certainement au fond du trou sans le remède miracle qu'un ami m'avait procuré. Comme depuis, je me sentais mieux dans ma peau, plus entreprenant, parfois même euphorique, je comptais sur Oscar pour un petit coup de pouce et enfin repartir dans une nouvelle dynamique.

Dès le début de notre rencontre il m'avait parlé de son nouveau projet. Il avait misé sur une jeune actrice, Laura, qui avait un sourire parfait pour le rôle. Un sourire inspirant bonheur et empathie communicative. Le projet était un documentaire pour la promotion de l'île, commandé par l'office du tourisme. Il avait aussi trouvé le comédien homme, son partenaire, le scénario et les détails étaient bouclés. Le tournage devait débuter dans quelques jours.

J'avais encaissé sans rien laisser paraître. Je ne pouvais pas lui avouer que j'avais croisé Laura dans la rue qui remontait du quai, juste avant. Je ne lui avais pas parlé non plus de ce sourire qu'inconsciemment j'avais gardé endormi. Et la rencontre inattendue venait de réveiller et d'enflammer mon cœur. Inutile de dire qu'à partir de là je ne pensais qu'à une chose, la revoir. Hasard ou destin, ce film était une occasion unique. J'avais tenté en vain de convaincre Oscar de me donner le rôle du partenaire. Sauf que l'office du tourisme ne voulait pas de comédiens professionnels. De plus, pour lui j'étais bien trop vieux pour tenir le rôle du mari dans ce jeune couple visitant et décrivant l'île. Lancé dans mon idée, je lui avais même demandé de changer le scénario. Par exemple, un natif, moi, allait faire découvrir les charmes de l'île à une femme plus jeune, comme sa nièce, cela expliquerait la différence d'âge. Oscar n'avait pas cédé. Trop tard, tout était ficelé et sur les rails. Notre rencontre s'était même conclue sur une phrase d'Oscar au ton un peu acide.

– Merde Guillermo. Cette Laura t'a retourné le cerveau ?

Cerveau retourné ou pas, la suite de l'histoire m'avait conduit à faire le pied de grue, cette nuit, devant ce petit hôtel. Je ressassais des idées disparates qui freinaient mon action. Je n'avais rien planifié, j'attendais. En fait je n'étais sûr de rien, sinon de ma rage, mélangée à ma déception. Je ne pouvais pas faire comme si de rien n'était et disparaître. Les échecs tout au long de ma carrière, passe encore, mais là, non ! Je m'étais mis en tête que Laura ne pouvait pas être une nouvelle déception. Pas dans cette nouvelle vie qui se dessinait pour moi.

Elle était dans cette chambre où elle avait posé ses bagages pendant le temps du tournage. Son compère l'acteur y était aussi, je l'avais vu entrer. Un bellâtre commun, anonyme, sans aspérités, sans aucune finesse. Quelle platitude face au rayonnement de Laura. Comment Oscar avait pu choisir un type aussi fade ? Peut-être pour la faire briller, elle.

Parlons-en de Laura. Avec moi, elle avait fait comme tous ces décideurs de castings. Elle n'avait pas pris la peine de regarder un peu plus loin que le bout de son jugement premier. Elle m'avait jeté sans même m'écouter. La phrase qu'elle m'avait balancée me taraudait encore comme un coup de couteau : « Je n'ai aucunement besoin de toi ou de tes conseils. Encore moins que tu sois pour moi un quelconque pygmalion. ». Ingrate ! Elle allait devoir s'expliquer.

Je ruminais et attendais. Le bellâtre se décida à partir.

Ce fut à ce moment que je traversai la rue.

Le bruit, ce murmure qui se mêlait au clapotis des gouttes devint plus clair en arrivant sur le trottoir, juste devant l'entrée. C'était le climatiseur. Défectueux, il faisait résonner les portes vitrées d'une façon particulière. Dire que ce bruit m'avait fait douter...

Je fus rapidement devant sa chambre. Quand elle m'ouvrit et m'aperçut devant la porte, la surprise apparut sur son visage.

– Tu veux quoi encore ? La surprise venait de laisser place à l'animosité.

Et là, je fus minable. Capable de rien ! Cela restera ma plus mauvaise prestation. Quelle honte ! Une fois la porte fermée, j'étais resté planté sur le palier. Minceable je vous dis ! Et en rage !

Je me sentais humilié. Impossible de revenir à la plus élémentaire des raisons et comprendre que je venais de me ramasser en beauté par ma seule faute, incapable d'admettre que j'étais dans une illusion amoureuse délirante, obsessionnelle.

Mon cerveau, décida alors que c'était la faute du bellâtre et je partis aussitôt à son hôtel.

– Alors Guillermo, arrêté et au poste de police ? Tu pousses pas un peu ?

– Arrête Oscar. C'est rien. J'étais énervé, je lui ai mis une mandale. Pas de quoi en faire tout un plat.

– Pas un plat, un problème ! D'après un témoin, tu étais agressif, hors de toi et tu lui as adressé un formidable crochet. Manque de chance, en tombant le bellâtre, comme tu le nommes, a heurté la table basse et s'est retrouvé à l'hôpital avec un traumatisme crânien. Si on rajoute, fuite et non-assistance à personne en danger alors qu'il pissait le sang, plus la plainte qu'il va déposer, ben oui, t'as un gros soucis.

– Ouais, mais putain...

– Merde Guillermo. Qu'est-ce qui t'a pris ? C'est quoi ton problème ? Ne dis rien, je pense avoir compris. J'ai retrouvé cette petite boîte chez moi. C'est toi qui l'as égarée, non ? Tu te drogues maintenant ? C'est pour ça que tu m'as dit avoir retrouvé de la confiance, un nouvel aplomb, tu m'as même servi être un homme nouveau qui allait dévorer la vie à pleines dents. Pour le moment, tu les as juste cassées les dents, le malheur est que ce ne sont pas les tiennes. Guillermo, je me suis renseigné, cette pourriture c'est du Captagon, une amphétamine, une contrefaçon illicite. De la drogue, quoi ! Ça vient du Moyen-Orient, qualité dégueulasse. Oui, elle augmente la capacité à se concentrer, les performances, mais hélas aussi l'agressivité.

Tu viens de t'en rendre compte. Écoute, je connais quelqu'un qui peut te faire admettre dans un centre où tu pourras couper avec cette merde. Ensuite tu pourras retrouver ton équilibre, ta raison. Tu ressortiras plus fort et tu auras toutes les armes pour retrouver une place dans la vie. Je t'aiderai pour...

Soudain la montre connectée d'Oscar vibra et le coup d'œil furtif mais efficace de Guillermo arriva à lire l'émetteur du SMS qui s'était affiché : Laura. Croyant avoir tout compris, il explosa.

– Salaud ! Espèce de fourbe. Tu es avec elle depuis le début. Je comprends mieux à présent tout ton baratin de...

La main puissante d'Oscar venait de se plaquer sur la bouche de Guillermo et la tête de celui-ci s'arrêta contre le mur. Surpris par le geste, Guillermo ouvrit de grands yeux et n'osa bouger.

– Écoute-moi bien Guillermo, nous sommes amis, mais là, tu commences à me faire chier. Il n'y a rien de ce que tu imagines entre Laura et moi. Je vais te dire quelque chose que tu vas garder soigneusement pour toi. Je connaissais Laura d'avant, quand elle faisait du « X maison » en croyant que c'était de l'argent facile, protégée derrière son petit écran. Depuis, elle a eu le temps de se rendre compte qu'internet est le contraire de protection parce qu'il n'oublie rien. Jamais. C'est le miroir aux alouettes le plus pervers qui soit. A cette époque, nous nous sommes croisés et j'ai été odieux avec elle. J'étais jeune, je ne me suis même pas rendu compte. Quand je l'ai revue par hasard dans une soirée, on s'est reconnus, on s'est parlé et j'ai assez vite compris que sa vie patinait, embourbée dans des rencontres toxiques récurrentes. Elle ne me l'a pas demandé, mais elle avait besoin d'aide. Je me suis senti un peu coupable, redevable. C'est pour me racheter que je lui ai proposé ce rôle.

Ah ! Une dernière chose, importante, elle n'aime que les filles.

Oscar rentrait chez lui. Il venait de débarquer du ferry et remontait la rue, laissant derrière lui ce sinistre quai. C'est de là qu'était parti Guillermo. Absorbé par ses pensées, marchant lentement tel un somnambule, il n'arrivait toujours pas à comprendre. Un seul mot revenait, impensable ! Arrivant sur le haut du village, sa maison offrait une vue sur le plateau aride. Quelques palmiers assoiffés et derrière, les crêtes volcaniques ocre et desséchées. Il huma l'odeur du sable, il aimait son île et ce paysage rude mais beau. Il ne put s'empêcher de penser. Quel gâchis ! Guillermo aussi devait fouler du sable désertique. Du sable, mais avec l'odeur de la poudre et du sang. Il n'osait ou ne pouvait imaginer. Il se rappela les mots du dernier appel de Guillermo : « Oscar, pas de procès, pas de prison. Je pars avec mon ami Kurde, celui qui me procure le Captagon. J'ai trouvé un rôle pour moi, un but noble, combattre Daech et le terrorisme. ».

oooOooo

José GONZALES

Sauve-qui-peut au conclave !

- Ouf, l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ?

Je peste en secouant la porte de toutes mes forces, mais rien à faire, elle est fermée à clé et tout le monde est bloqué à l'intérieur. J'ai beau m'arc-bouter sur cette maudite poignée et tirer de toutes mes forces, rien n'y fait, nada, la porte ne bouge pas d'un millimètre.

- Merde, me dis-je, ça, ce n'était pas prévu !

J'essaie de me calmer, il faut que j'arrive à sortir de là, mais pour ça, il va falloir que je fasse jouer mes neurones. Je m'adosse au mur et tente de réfléchir et de ralentir les battements de mon cœur qui fait un sacré charivari dans ma poitrine. Il y a forcément une solution, il faut que je la trouve. En attendant, je repasse les événements qui m'ont amenés ici. Tout ceci remonte à un mois environ.

Lorsque mon portable s'est mis à sonner, j'étais en entretien avec la famille d'un défunt et j'étais sur le point de les conseiller sur le choix d'un cercueil. Eh oui, je dirige une entreprise de pompes funèbres dans une petite ville de province. En général, vers midi, lorsque mon téléphone sonne, deux fois sur trois il s'agit d'une suspicion de spam mais pas cette fois-ci. Alors j'ai répondu. La fille que j'ai eue au téléphone avait dû demander à l'Intelligence Artificielle de rassembler tout ce qui traîne sur Internet en ce qui me concerne : mon pédigrée complet y est passé :

- Bonjour, vous êtes bien Joséphine Carmonna ? Née le 25 décembre 1992, signe capricorne, célibataire, chef d'entreprise ? Je m'appelle Sophie, je suis la secrétaire générale du Ministre du Travail, je vous contacte car votre profil est très intéressant pour un projet qui concerne la France entière, voilà, nous sommes en train d'orga...

- Heu, je suis en entretien, vous pouvez me rappeler d'ici une petite demi-heure ?

- Non, désolée, c'est maintenant ou jamais.

J'avoue, j'aurais mieux fait de l'envoyer balader celle-là, mais elle avait piqué ma curiosité. Que me voulait le Ministre du Travail dont j'ignorais le nom ? J'étais sûre d'avoir fait ma déclaration d'impôts même si j'avais omis de déclarer quelques peccadilles. J'appelais donc mon assistant à la rescousse, m'excusais auprès de la famille et repris la conversation dans notre salle de repos.

- Voilà, je vous écoute, de quoi s'agit-il ?

J'eus peur quelques secondes d'avoir perdu la secrétaire générale du Ministre du Travail mais non, elle était toujours au bout du fil.

- Je disais donc que votre profil nous intéresse. Comme vous le savez peut-être, nous organisons sur ordre du Premier Ministre, un conclave sur la Retraite et nous souhaiterions vous compter parmi les participants qui seront tous des français actifs. L'objectif de ce conclave est d'obtenir un éventail d'idées le plus large possible sur les modalités de départ à la retraite et sur la façon dont les futurs retraités pourront bénéficier de la pension qui leur est

due après des années et des années de dur labeur. Vous n'êtes pas sans ignorer que ceci est un sujet brûlant en ce moment. Mais je ne veux pas dissenter sur ce sujet, ce sera le rôle des participants. Ce projet vous intéresse-t-il ?

Je n'hésitais pas une seconde :

- Bien sûr que cela m'intéresse, mais ce conclave a lieu quand et où ?

- J'y arrive. Il se déroulera dans trois semaines à Paris, au Ministère du Travail. Vous serez une quinzaine, issus de tous les milieux. Vous devrez travailler pendant cinq jours, sans possibilité de sortir ni de communiquer avec l'extérieur. Évidemment, le ministère prend tous les frais en charge à partir du moment où vous quittez votre domicile. Qu'en pensez-vous madame Carmonna ?

J'aurais dû être plus circonspecte, mais sur le moment, je n'ai pas imaginé un seul instant que le discours de cette nana n'était qu'un lot de calembredaines à défrayer trois feuillets ! Quelques jours plus tard, après avoir eu confirmation par écrit et signé une clause de confidentialité m'interdisant de divulguer les éventuels propos croustillants que je pourrais entendre lors de ce conclave, je jetais dans un sac de sport cinq culottes, trois tee-shirts, une jupe, trois paires de collants, une trousse de toilette, mon nécessaire à maquillage, deux tablettes de chocolat blanc dont je raffole, un briquet et un paquet de clopes, et je prenais le train pour la capitale, pas peu fière de moi.

Je devais vite déchanter : je me suis rapidement rendue compte que ce conclave n'était qu'une vaste fumisterie destinée à faire bien vis-à-vis de l'opinion. En effet...

Soudain des hurlements interrompent le cours de mes pensées : ils proviennent de la salle principale, là où on est censés travailler depuis trois jours maintenant. Avec précaution, je me dirige vers la source de ces cris et je découvre un véritable carnage : tout le monde est en train de se battre, le mobilier est détruit, la table git en miettes sur le sol carrelé, le meuble qui était au mur a été arraché, ses morceaux éparpillés un peu partout. Des traces de sang maculent les murs peints en blanc, le tableau Velléda est orné de taches sombres indescriptibles et l'ordinateur qui servait à enregistrer nos notes n'est plus qu'un amas de plastique que les combattants piétinent allègrement tout en se distribuant des coups. Des débris de verre crissent sous mes pas, une odeur d'alcool fort empeste l'atmosphère : les restes de l'apéritif que nous avons pris chaque soir jusqu'à maintenant, accompagné de cacahuètes et de chips.

Tout a commencé ce midi, à table. Il faut expliquer que nous prenons tous nos repas en commun dans la grande salle. Ces repas nous sont apportés par le personnel du Ministère et ils sont bien arrosés : les bouteilles de vin sont fournies à la demande et certains dans le groupe ne s'en privent pas. Toujours est-il que ce midi, les participants avaient soif : les bouteilles ont été vidées les unes après les autres, sans discontinuer. Et tout est parti en sucette lorsque Pascal, un individu un peu plus charismatique que les autres, s'est mis à parler politique, expliquant que

selon lui, la gauche d'aujourd'hui n'est plus qu'un rassemblement de fanatiques avides de violence et incapables d'écouter leurs opposants sans en venir aux mains, tout ça au nom d'une révolution que, d'après les mouvements de gauche, tout le monde attend. Évidemment, certains d'entre nous se sont mis à protester, pas convaincus du tout de ces affirmations sans aucun doute provocatrices. J'ignore ce que Pascal cherchait à obtenir, si tant est qu'il voulût obtenir quelque chose. J'ignore aussi qui lui a jeté son verre de rouge à la figure. Toujours est-il que la situation s'est dégradée en quelques minutes, deux groupes se sont formés spontanément et se sont mis à se balancer à la figure tout ce qui traînait sur la table, les verres, les couverts, les assiettes, les plats de gratin de courgette, les bouteilles et même la nappe. Puis les poings sont entrés dans la danse et là, j'ai préféré battre en retraite, ce qui n'est pas peu rien dans un conclave sur la retraite !

J'évite de justesse une chaussure qui s'écrase sur le mur juste à côté de moi. J'aperçois Pascal aux prises avec Cathy, une blonde échevelée très sportive. Plus loin, un groupe indistinct de personnes se tire les cheveux et s'arrache les vêtements à qui mieux mieux. Je me glisse vers les chambres qui s'ouvrent sur la salle commune. Ce sont des chambres de deux personnes que nous avons remplies sans nous connaître. Je parviens à la porte de la mienne et pénètre à l'intérieur. Colette, une sexagénaire très sympathique, agricultrice en Vendée, manque de m'assommer avec un balai qu'elle brandit devant elle.

- Eh Colette, c'est moi, Joséphine !

- Ah, excuse-moi, j'ai cru que c'était un de ces malades. Ils se battent toujours ?

- Oui, ils ont tout démolì, il faut trouver le moyen de sortir d'ici, la porte est fermée à clé, on ne peut pas attendre le repas de ce soir.

- Oui, mais comment veux-tu faire si la porte est bouclée ? Les fenêtres sont obstruées, c'est comme si on était dans une cave.

Je ne réponds pas. Effectivement, ce conclave n'a plus lieu d'être, la retraite ne sera jamais un terrain d'entente entre les gens, mais ça, on le savait déjà, hein ? Je lève les yeux vers le plafond et soudain j'ai une idée qui vaut ce qu'elle vaut.

- Colette, il faut que tu m'aides, tu vois cette espèce de fleur métallique au plafond ?

- Oui.

- Il faut que j'arrive à l'atteindre.

- Pourquoi ? me demande ma colocataire occasionnelle.

- Ça peut nous aider à sortir d'ici, dis-je tout en sortant mon briquet de mon sac, le truc au plafond, c'est un détecteur de fumée. As-tu du papier ?

- Oui, bien sûr, me répond-elle en saisissant le dossier contenant tous les papiers que nous avons dû signer pour être ici. Brûle-moi tout ça !

Aussitôt dit, aussitôt fait, nous empilons nos deux matelas l'un sur l'autre et nous rajoutons par-dessus le petit bureau et la chaise qui l'accompagne. Sans hésiter, je grimpe sur cet échafaudage précaire, aidée par Colette. Ma colocataire me tend ensuite quelques feuilles de son dossier et j'y approche la flamme de mon briquet.

Ça ne fait ni une ni deux, le papier s'enflamme aussitôt, j'approche cette torche improvisée du détecteur et je prie en silence. Une minute s'écoule sans qu'il ne se passe rien de bien notable, mis à part les cris et les chocs qui continuent de nous parvenir de la salle commune. Et puis soudain, c'est le déluge ! Une sirène retentit, forte et insistante, tandis qu'un jet d'eau puissant jaillit de la petite fleur métallique du plafond, inondant tout ce qui nous entoure. En quelques secondes, je me retrouve trempée de la tête aux pieds. Je saute de notre échafaudage branlant et sans hésiter, je fonce vers la sortie, entraînant Colette à ma suite.

La salle commune est un véritable champ de bataille. La porte du conclave s'ouvre à grand fracas et des hommes munis d'extincteurs font irruption dans la pièce, arrosant tout ce qui bouge. Je me fraie un passage tant bien que mal et nous nous retrouvons à l'extérieur en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Sauvées !

Comme toutes les consultations citoyennes organisées par le gouvernement pour se donner bonne conscience, celle-ci ne donnera absolument rien. Dans les jours qui suivirent, aucune information ne filtra dans les réseaux sociaux ni dans les contenus des chaînes d'information. Je ne revis jamais Colette ni aucun autre participant à ce conclave.

Quelques mois plus tard, le souvenir de ces événements commençaient à s'estomper lorsqu'un soir, mon téléphone portable se mit à sonner. J'étais occupée à me passer du vernis à ongle sur les orteils, je décrochai donc en pensant qu'il s'agissait de ma mère qui venait aux nouvelles comme elle a l'habitude de faire un soir sur deux.

- Bonsoir. Madame Carmonna ?

Aussitôt sur la défensive, je restai silencieuse. Pas découragée pour autant, mon interlocutrice enchaîna :

- Je m'appelle Sophia, je suis la secrétaire générale de la Ministre de l'Education Nationale, je vous contacte car votre profil est très intéressant pour un projet qui concerne la France entière, voilà, nous sommes en train d'organiser une consultation citoyenne concernant les rythmes scolaires, une réflexion qui tient à cœur au Président de la République et nous aimerions...

Sans rien dire, j'ai doucement raccroché puis j'ai bloqué le numéro. Qu'ils aillent au Diable !



Le fabuleux destin d'un parapluie*

Un parapluie, oublié dans un pot, songe
(*Car que faire, dans un pot, à moins que l'on ne songe ?*)
Son étoffe poussiéreuse, ses baleines rouillées,
Dans un profond ennui, le pébroc est plongé.
Faut-il croire ces funestes présages, ces récits alarmants sur la sécheresse ?
On dit aussi réchauffement, ouragans et tempêtes...
Quel est mon avenir, reverrai-je la pluie ?
Et comment résister à tous ces vents mauvais ?
Pourrai-je sans frayeur tendre mes bras ankylosés,
Déployer fièrement mon abri coloré,
Offrir mon dos à l'eau du ciel qui ruisselle
Autour de moi après sa douce caresse ?
Me voici bien malheureux !
Cette crainte maudite m'empêche de dormir (...)
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonne le pauvre pépin,
Inquiet, à l'affût de la moindre brise, d'un vent léger agitant les feuilles,
De l'affluence de nuages gris,
Guettant le bruit tant attendu des gouttes d'eau bienvenues.
Et tout à coup il est saisi et amplement déplié,
Puis sorti en balade sous les cuisants rayons de l'astre du jour
Mais enfin, se peut-il qu'on me prenne pour une ombrelle ? s'interroge le mélancolique riflard.
Ce lui fut un signal pour oser se promener,
Même sans pluie, malgré la rude canicule,
Quand il entend, surpris, le chant mélodieux d'une fontaine
Qui glougloute joyeusement puis s'arrête, sèche, et reprend en toussant...
Oh ! dit-il, je ne suis pas seul à me tourmenter, à espérer la venue de l'eau ...
Il faudra bien s'accoutumer ma belle fontaine !
Se réjouir de l'eau qui vient mais sécher en beauté quand l'été sera là.
Quant à moi, j'irai par tous les temps,
Protéger de la pluie ou dispenser une ombre providentielle
Et surtout, surtout, je n'oublierai jamais
Qu'un p'tit coin d'parapluie peut être aussi un p'tit coin d'paradis !

*D'après la fable « Le lièvre et les grenouilles ».

Je remercie M. Jean de Lafontaine à qui je me suis permis d'emprunter des idées et *quelques vers*, et l'ami Georges pour le p'tit coin d'paradis !

Françoise BLANC-ROUFFIAC
(Prix Amélie Poulain)

Jean de LA FONTAINE 1621 - 1695

Le Lièvre et les Grenouilles

Un Lièvre en son gîte songeait
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
"Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite ;
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. "
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
"Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ? Des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. "

Le Choix d'une vie

Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face... Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout ? Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser... Ce son mystérieux m'appelait... Mais aussi me paralysait. Je voulais te voir, mon fils, aucune nouvelle depuis si longtemps, à ma sortie de prison, elle ne pouvait pas me faire ça ! Malgré tout...

Cachée dans l'angle d'une fenêtre, elle l'observait depuis un moment, il était immobile, presque tétanisé. Elle lui avait interdit de les revoir. Ce n'était pas sans souffrance, elle avait tourné la chose dans tous les sens. Elever un enfant seule demandait beaucoup de force. Et le regard des autres peut blesser profondément. Mais depuis sa sortie de prison il revenait presque tous les jours, à la même heure, au même endroit, avec le même regard indécis, il écoutait, il scrutait les fenêtres, les portes, le toit de l'immeuble, il dévisageait les passants comme s'il s'attendait à la voir débarquer pour lui sauter à la figure et lui déverser toute la haine qu'elle avait en elle. Après tout l'amour qu'elle lui avait donné dans l'innocence de la jeunesse. Après tous les reproches qu'elle lui avait balancés, en lui jurant qu'il ne verrait plus jamais son fils.

Je revenais te voir mon fils, et chercher un pardon auprès de ta mère, ce murmure, je le percevais comme une chance, c'était le mien, c'était mon chant, la musique nettoie la noirceur, les erreurs de la vie, un murmure aquatique grave et précieux, ce murmure me touchait au cœur, c'était ce que j'attendais pour me faire pardonner... Oui j'avais bifurqué, oui j'avais choisi la mauvaise route, sans réfléchir... J'avais 18 ans... Je voulais de l'argent pour vous, pour vous offrir une belle vie. Je me suis trompé. Mais j'ai changé, j'ai tant de choses à vous confier...

Elle avait entrouvert la porte de la chambre, Hugo était attaché à son saxo, sa bouche cherchait la meilleure nuance de grave pour continuer la partition qu'il devait jouer à son audition d'entrée au conservatoire. Elle laissait les images du passé défiler dans sa tête. Cinq ans ! C'était trop jeune pour vivre sans père, elle lui devait une explication. Elle avait fabulé, elle avait fait ce qu'il ne faut surtout pas faire : Inventer une histoire rocambolesque, une vie de navigateur, une vie de chercheur d'or... L'enfant écoutait, émerveillé par tant de belles choses, même si aucune lettre, aucune photo ne venait confirmer les récits. Mais l'enfant grandit et se pose des questions. Elle dû chercher d'autres explications, quelque chose de plus plausible. Et pour en finir elle choisit le pire. Il apprit la mort de son père. Il avait 8 ans.

Je ne suis pas un exemple pour toi, mon fils, mais sache que pas un jour je n'ai pensé à toi... Avec la honte que je devais t'inspirer, comment as-tu parlé de moi à l'école ? Comment grandir avec dans ta tête l'exemple d'un père en prison ? J'ai honte à ne plus avoir envie de vivre... Tu es mon seul espoir... Je te demande pardon... pardon... pardon...

Ce mensonge lui brûlait sa conscience, elle n'osait plus bouger. Elle sentit qu'elle s'enfonçait dans des eaux profondes, elle aurait voulu fermer les yeux, se noyer, ne plus vivre tant son acte lui faisait honte. Comment avait-elle pu faire ce choix ? Comment la haine avait rempli sa vie au point de mentir et faire mourir le père de son fils ?

Je devais avancer, c'était essentiel ! Pourquoi m'arrêter juste en face ? Pourquoi attendre encore ? Pourquoi cette peur de toujours devoir m'expliquer ? Pourquoi imaginer qu'on m'attendait pour me corriger, une bonne raclée avait dit l'autre, ça le fera réfléchir... J'avais fait une connerie, devais-je payer toute ma vie ?... j'avais appris, je ferai tout pour me faire pardonner, j'avais compris la leçon... j'étais là, prêt à me mettre à genoux pour les retrouver, Elle, mon amour de jeunesse, et Lui ! Mon fils pour la vie.

Elle descendit l'escalier, elle effleura la poignée de la porte d'entrée, à deux doigts d'ouvrir...elle compta les secondes...elle se perdit dans les souvenirs, les bons, les mauvais et soudain... l'ébauche d'un sourire sorti d'un passé perdu... Est-ce que vieillir fait réfléchir ? Ils s'étaient connus si jeunes, le temps qui passe aide-t-il à choisir un chemin plus calme, plus tendre, moins sauvage ? Sa main tremblait sur la poignée de la porte... Elle respirait le souvenir des belles choses, les mots murmurés, la joie de s'être connus si jeunes, oui, peut-être trop jeunes...mais Hugo...mais la vie qui bouge, qui bouscule, les pensées qui s'envolent... Elle ouvrit la porte...



Michèle MENGUAL

(Prix Jacques Pradel)

CHAUD DEVANT !

Ouf, l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ? C'est bien la question que je me suis posé M. L'agent. Comment m'échapper de cette situation ? Vous comprenez ?

Voilà deux heures que je suis dans ce commissariat et je commence à comprendre ce que je fais là, et de quoi on m'accuse. C'est pire qu'un mauvais rêve. C'est un cauchemar. Je n'ai que ma bonne foi à opposer mais la bonne foi, ici, ce n'est pas suffisant ...

M. L'inspecteur, s'il vous plaît !

Euh, oui ... Pardon, M. l'inspecteur ... Mais j'étais pris au piège dans cette cuisine !

Et vous n'auriez pas pu vous enfuir ? Vous enfermez dans les toilettes ou dans la **cave** ?

J'y ai bien pensé mais elle m'en bloquait l'accès. Et en plus, c'est elle qui a toutes les clés. Autant m'enfermer dans un **cercueil** que dans les chiottes avec elle !

Donc reprenons ... Vous travaillez depuis huit mois dans le restaurant de Mme Robert, comme serveur et barman et aujourd'hui, vous êtes allé travailler en slip et en chaussettes ... C'est une habitude chez vous ?

Mais non !!! Cette salope a planqué mes fringues et mes **chaussures** pendant que je me changeais au vestiaire comme tous les jours. Juste pour s'assurer que je ne m'enfuirai pas ! Elle m'a tendu un guet-apens ... C'est une malade cette femme ! Une nymphomane !!!

M. Lautrin, vous êtes au commissariat parce que Mme Robert, votre patronne, a fait une déposition pour harcèlement physique et moral envers votre personne, et vous êtes en train de me dire que c'est elle qui vous harcèle ?

C'est tout-à-fait ça, M. l'inspecteur. C'est moi qui aurais dû porter plainte contre elle. Et depuis longtemps !

Vraiment ? Racontez-moi.

Au départ, c'était juste des petites insinuations du style, « j'me suis jamais fait un **Capricorne** » ou encore « Est-ce-que les Capricornes sont bien montés ... »

Et je parie que vous êtes Capricorne.

Exactement. Et puis c'est allé crescendo. Tenez, mardi, elle n'arrêtait pas de se baisser devant moi et évidemment elle n'avait pas de **culotte** ... Et pas plus tard qu'hier, elle trempait ses doigts dans la mousse au **chocolat**, en me regardant fixement, puis elle les suçait comme si elle ... Enfin, vous voyez ... comme si elle faisait une ...

Oh là ! C'est bon, j'ai compris ! Pas besoin d'un dessin non plus. Eh bien, voilà qui rajoute du **croustillant**, et même du piment à cette petite histoire ... Enfin mon p'tit, retourner la situation en sa faveur, en inversant les rôles, c'est la technique classique du gars qui n'a rien pour sa défense. Malheureusement pour vous, cette **calembredaine** ne vaut pas une **cacahuète**. Allez ... l'affaire est pourtant simple, Mme Robert est une femme charmante ; Je dirais même ... **charismatique**, et je comprendrais que tu lui aies fait des avances...

Mais comme elle n'a pas donné suite, ton p'tit égo en a pris un coup, tu t'es mis en colère, t'as essayé la manière forte, et comme la petite dame se débattait, t'as fini par la frapper, avec, si je reprends sa déposition ... une **courgette**.

Pas une courgette ... un concombre.

Ah ben voilà ! Tu avoues ! tu l'as frappée ! On avance.

Mais enfin, c'était pour me protéger ! J'ai attrapé sur le passe-plat, le premier truc qui m'est tombé sous la main ! D'ailleurs, j'aurais mieux fait de me saisir du couteau ...

Alors là, attention à ce que tu dis, mon p'tit ! Parce que d'agression avec coups et blessures, on va passer à tentative d'homicide et ça change la tambouille ! C'est plus la même affaire !!!

Mais le concombre, M. l'inspecteur, ça l'a encore plus excitée. Elle est devenue complètement hystérique ! Elle m'a dit : « Tu veux qu'on joue avec les légumes ? Allez ... montre-moi ta belle carotte ! » ... Et elle m'a chopé la ... Euh ... l'entrejambe quoi.

Mais bien sûr ! Ne me raconte pas la suite. Elle t'a violé à plusieurs reprises et toi, tu veux porter plainte ?! ...

J'aime mon travail et j'en ai besoin mais pas dans ces conditions.

Allez, tu vas arrêter tout de suite tes conneries et tu vas bien m'écouter. Mme Robert est une gentille dame. Si tu avoues tes actes, elle consent à retirer sa plainte. Et toi, tu t'en tires avec une garde à vue de douze heures et une main courante au cul ... Et en prime, tu gardes ton emploi.

Non mais c'est juste insensé ! J'ai le choix entre perdre mon job ou continuer à me faire harceler par cette obsédée ?

Du bruit retentit dans une pièce voisine. Un mélange de fracas de meubles qu'on semble déplacer et de cris ...

Mais qu'est-ce-que c'est encore que ce **charivari** ? Vous, bougez-pas de là, je reviens ...

L'inspecteur quitte la salle d'interrogatoire en prenant soin de fermer la porte à clé derrière lui. Rester seul ne me vaut rien. Je m'imagine déjà au tribunal où je vais en prendre pour dix ans fermes, incarcéré dans une minuscule cellule à Fleury-Mérogis, où je continuerai à me faire harceler par mon codétenu. Le vacarme grandissant coupe court à mes idées noires et occupe tout mon esprit. Enfin, j'entends des pas dans le couloir, la clé tourne dans la serrure et la porte s'ouvre. C'est mon inspecteur. De nouveau, le stress s'empare de moi. Je n'arriverai jamais à prouver mon innocence. Cette folle va me « balance-ton-porciser ».

Allez, lève-toi !

J'obéis sans broncher. L'inspecteur me montre la porte et m'invite à le suivre. Sur la droite, dans le couloir, nous passons devant une première porte, fermée, mais la porte suivante est entrouverte. Il me semble que le boucan provient de là. Instinctivement, je ralentis et me dirige vers l'embrasure de la porte. L'inspecteur me retient par le bras :

La sortie, c'est par ici. Tu es libre mais nous te recontacterons prochainement. Ah, au fait ...

Trouve-toi un nouveau boulot ...

Je n'y comprends rien de rien. L'inspecteur a déjà rebroussé chemin. Avant de sortir, je me retourne, fais quelques pas en sens inverse et jette un coup d'œil furtif par la porte entrouverte. Ma patronne est maintenue contre un mur par deux agents. Son chemisier est déboutonné et laisse apparaître ses seins nus. Son sourire pervers aux lèvres, elle beugle : « Allez-y mes p'tits poulets, fouillez-moi de partout !!! »

Yann LECOINTRE

Conclave laïque ou Carnaval biblique (Michèle MENGUAL)

Le Cercueil attend coincé dans son corbillard !
Cent mètres plus haut la foule piétine... C'est le bazar !
Bonté divine ! Quelle poisse ! Impossible d'être à l'heure pour la messe !
Pour une personne aussi Charismatique ! Quelle tristesse !
Balancée à vive allure une Chaussure rentra dans l'arène
Tout cela prenait un tour de Calembredaine
Certains participants honnêtes se bouchaient les oreilles et la vue
Mais le Croustillant de l'histoire arrivait en hurlant par la rue !

« Cho Cho Cho Chocolat !!!
Tu tartines l'ananas !!! »

Plus bas devant le café nommé La Cave
Un Charivari de discussions suaves
Certains, sans respect, ricanait
D'autres, pour faire bonne impression, priaient !

Autant transporter une Courgette !
Et pourquoi pas lancer des Cacahuètes
Sous le signe du Capricorne, avec des airs de marmotte
Ce ministre sort du conclave en gardant sa Culotte

Enfermé dans sa boîte en bois
Bloqué par une foule en joie
Secoué par la musique
La fin de vie du ministre restera unique !!!

Le défilé carnavalesque
Rendait cette journée burlesque
Il avait été haï
Il partait applaudi

L'homme devrait se méfier du charisme
De ses avantages, de ses défauts et de son cynisme
Et réfléchir à sa pertinence
Et bien-sûr à ses conséquences

Une histoire pas banale.
À ranger dans les annales
D'un ministère un peu bancal

Le renard et la cigogne

Jean de La Fontaine

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la Cigogne le prie.
« Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse ;
Loua très fort la politesse ;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.

Se jeter dans la gueule du loup...

“Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face... Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans la bouche d'égout ? Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser.”

Pourtant, je restais immobile, presque tétanisée sans en comprendre l'objet. L'air qui s'infiltrait dans mes poumons semblait gelé et il m'était presque douloureux de l'expulser. La chair de poule s'en venait, léchant ma peau et me faisant frissonner. Les gouttes d'eau ruisselaient le long de mon visage avant de s'échouer sur le sol encrassé, où mes pieds semblaient ancrés depuis une éternité.

Je n'avais rien d'une poule mouillée et pourtant, à cet instant, quelque chose me comprimait de l'intérieur. Mon corps semblait m'alerter d'un potentiel danger. Quelle ironie, n'était-ce pas ? Moi qui prenais cet itinéraire tous les week-end, à la fin de mes soirées à danser et à m'enivrer, j'étais, apeurée. Jamais, je n'avais éprouvé cet affolement qui me gagnait.

Après de longues minutes à me raisonner et me rassurer, j'ai décidé de me lancer et de rejoindre l'autre côté. Je l'avais pris une centaine de fois et il ne s'était rien passé. Pourquoi cela serait-il différent cette fois ?

Un chat a feulé lorsque je suis passée à côté et étonnement, la pluie s'est brièvement arrêtée, à mon plus grand bonheur !

Continuant ma folle avancée, une lumière tamisée donnant sur une échoppe a capté mon regard, jusqu'à pousser ma curiosité à me rapprocher. Telle une petite souris, j'ai marché sur la pointe des pieds et je me suis dissimulée pour ne pas être aperçue. Un bruit métallique a raisonné à l'intérieur et des bruits étouffés s'en dégageaient.

Attiré par le coin de la fenêtre qui n'était pas masqué par le rideau, mon œil s'est posé sur le spectacle qui s'offrait à moi.

Un homme, de dos, ramassait un instrument au sol. Il lui avait probablement échappé et je suivais ses gestes avec attention. Il s'est relevé avec grâce, a brandi son scalpel et s'est mis à rire devant une jeune femme...

Mon Dieu, elle était bâillonnée, ligotée et horrifiée ! Un morceau de son visage avait été disséqué ! Le sang s'écoulait à flots, les muscles apparaissaient et la douleur s'y lisait. Comment avais-je pu ne pas l'entrevoir plus tôt ?

L'effroi et la paralysie m'ont gagné et je me maudissais de m'être rapprochée !

Mon regard n'a pas su se détourner pendant que le monstre continuait à prélever le masque de sa victime.

Était-ce la curiosité morbide qui m'empêchait de clore les paupières ? Pourquoi ne pouvais-je détourner le regard de cette monstruosité et regagner le chemin jusqu'à mon domicile ? Autant de questions restées sans réponses.

Au bout de ce qui m'apparaissait comme des heures, le bourreau a levé son œuvre et a soufflé :

Ta beauté restera à mes côtés et ne s'essoufflera jamais.

La pauvre femme geignait, la chair sanguinolente à découvert.

Comment pouvait-elle être encore en vie ? Comment son corps avait-il pu résister sans perdre connaissance ?

Le démon a rejoint son bureau avec son trésor et je n'ai pu voir ce qu'il y faisait. La jeune femme tentait de détacher son corps lié et son regard cherchait un moyen d'être secourue. C'est alors qu'il m'a trouvé, furtivement puis, avec intensité. Ses yeux m'ont imploré de l'aider mais j'étais trop tétanisée pour esquisser le moindre mouvement. Aucune pensée n'arrivait à se former dans ma tête, aucun ordre, aucun contrôle.

La femme a compris que je ne serai d'aucune utilité. Épuisée et meurtrie, elle a semblé s'effondrer dans un sommeil sans rêves.

A cet instant, je me suis détournée d'elle et mes yeux ont trouvé ceux du diable. Il me dévorait avec attention, envie et son sourire cruel. Il se purlécha les lèvres et j'ai su à cet instant que le prédateur avait trouvé sa nouvelle proie.

Le danger a électrisé chacun de mes sens et l'adrénaline m'a hurlé de prendre mes jambes à mon cou.

Sous une averse glaciale, j'ai donc rassemblé toutes mes forces pour fuir l'antre du diable.

Alors que je détalais, j'en ai profité pour extirper mon téléphone de ma poche et j'ai composé le numéro d'urgence.

Bonsoir, quelle est votre urgence ? s'est exclamé mon interlocuteur

Essoufflée, j'ai alors répondu :

Un homme a dépecé une femme de son visage ! Elle était ligotée à une chaise et il m'a vu. Aidez-moi s'il vous plaît car il me pourchasse. Je suis la prochaine !

Calmez-vous madame et dites-moi où vous êtes ?

Comment voulez-vous que je me calme après ce que j'ai vu ? Avez-vous entendu ce que je vous ai dit ?

Préoccupée par l'appel, je ne m'étais pas rendue compte du chemin que j'empruntais ni des obstacles qui jonchaient le sol. C'est à ce moment-là que j'ai trébuché et que mon portable m'a échappé. La voix de mon interlocuteur s'est distancée alors que je peinais à me relever. Bon Dieu, qu'est ce qui m'avait fait tomber ? Je me retournais et vis une silhouette tapis dans l'ombre.

Non, comment cela pouvait-il être possible ? Comment aurait-il pu être plus rapide que moi ? Comment avait-il su où j'allais ?

J'ai regardé le sol et rien ne s'y trouvait. C'est à ce moment-là que j'ai compris que c'était lui qui m'avait fait chuter.

Il s'est lentement dégagé de la pénombre et s'est faufilé jusqu'à mon mobile, a raccroché et l'a violemment projeté contre le mur opposé. Les mots me manquaient et je ne pouvais me détacher de la bête qui se mouvait devant moi.

Bonsoir petit lapin, il semblerait que tu te sois égaré en chemin gronda t-il.

Une statue, j'étais devenue une putain de statue. J'étais fichue et ma vie allait s'arrêter après vingt-deux années. La vie était cruelle !

J'aurais dû écouter mon corps m'alerter dès que mes yeux se sont posés sur la rue de la fosse aux loups car ce soir, il y avait bel et un bien un prédateur qui rôdait.

Mon instinct m'avait prévenu et je ne l'avais pas écouté. J'allais être torturée et payer de ma vie mon inconscience...

Tenant de reprendre un peu d'aplomb, je me suis adressée au cauchemar qui me faisait fasse:

Je n'ai jamais eu peur du grand méchant loup et ce n'est pas ce soir que cela commencera...

Il se faufila jusqu'à moi, s'agenouilla et du bout des doigts, il effleura mon visage en ajoutant:

Il faut bien un début à tout mon petit lapin... Sache que je te briserai le cou le moment venu mais promis, je prendrais mon temps pour me délecter de ta terreur...

Il descendit ses mains jusqu'à mon cou, resserra son étreinte, souria et avant que je ne perde connaissance, il me murmura:

Ne savais-tu pas que la curiosité était un vilain défaut mon petit lapin ? Il n'arrive jamais rien de bon quand nous nous occupons de ce qui ne nous regarde pas. Tu l'apprendras à tes dépends... Alors rêve mon petit lapin... Rêve tant que tu le peux encore car personne ne viendra te chercher... Personne ne viendra te sauver... Bientôt, le grand méchant loup sera ton plus grand tourment... Et à ce moment-là mon petit lapin, tu prieras la mort de venir t'étreindre car elle te paraîtra plus douce que le Tartare dans lequel tu viens de t'engouffrer...

Le noir m'engloutit tout entière et à ce moment là, je savais que je venais de déchaîner les feux de l'enfer...

Aurore THOMINE



CAPRICORNE

« Ouf l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ? »

Peut-être que ma mission était de rester ici et finir ce que j'ai commencé...

Ce mercredi 7 mai 2025, le conclave se réunissait pour élire le nouveau Pape après la disparition soudaine du Pape François 1^{er}. Je faisais partie des 5 cardinaux français à avoir l'honneur de participer et j'étais en plus le plus jeune de toute l'assemblée, mais je me demandais bien ce que je fichais là, je ne me trouvais plus vraiment à ma place, cela faisait plusieurs mois que je ne me sentais plus en accord avec l'Eglise mais je ne savais pas quoi faire d'autre. Dans tous les cas je devais assurer ma mission en hommage au Cardinal que je remplace, ce pauvre homme est décédé à l'âge de 85 ans quelques mois avant ce conclave, au moins il n'aura pas vu son Pape préféré décéder brutalement.

Il y a de ça quinze ans, lors de mon entrée au service de vocation, je venais de perdre tout ce que j'avais de plus cher au monde, mes parents, ma petite sœur, décédés dans un accident de voiture. C'est lors de la cérémonie à l'église que je me suis senti proche de Dieu, j'avais l'impression qu'il ne me restait que ça, en voyant les trois cercueils alignés, trois petites boîtes représentant la totalité de ma famille. Ce jour-là j'ai entendu les paroles du prêtre, j'ai entendu mais j'ai écouté surtout, j'ai bu ses paroles. Il me disait que je ne serais plus jamais seul si je faisais entrer Dieu dans ma vie et je l'ai cru. Peu de temps après j'ai commencé le service et je suis passé prêtre, puis diacre, puis cardinal il y a de ça deux ans et alors que je n'avais que 36 ans.

Et me voici ici à l'ouverture de ce conclave, je ne savais toujours pas pour qui j'allais voter et je ne connaissais que très peu de choses sur les favoris. Ils étaient deux à sortir du lot, Robert et Francis. Robert d'origine belge était plutôt bien vu par l'Eglise, très attaché aux traditions mais également un peu porté sur la bouteille, il plaisait parce qu'il dégageait une certaine bonhomie et une assurance qui le rendait extrêmement charismatique. Il aurait pu convaincre n'importe quel athée qu'il finirait en enfer s'il ne priait pas de temps en temps, juste au cas où. Francis d'origine française, était tout l'opposé, il avait le charisme d'une vieille courgette en passe de rendre l'âme mais il était doux, juste et avait l'esprit un poil plus ouvert que ce cher Robert, malheureusement il s'attirait souvent les foudres de l'Eglise car il avait beaucoup de mal à respecter certaines directives jugées trop vieillotées pour lui, ce qui lui valait, le respect de beaucoup de ses pairs.

J'avais du mal à me dire que j'allais devoir passer peut-être 3, 4 ou 50 jours enfermé avec les 132 autres cardinaux, la moyenne d'âge étant de 70ans, ça promettait de grands moments de rigolade.

Un peu comme passer un mois de vacances avec vos grands parents, ça va deux ou trois jours mais après avoir entendu parler de la misère de la France, des jeunes qui ne veulent plus travailler et des « woke » pour la 151^{ème} fois vous commencez à avoir envie de leur interdire BFM TV et de les envoyer balader (pour rester poli).

Après plusieurs heures de route et de faux semblants, je pouvais enfin aller dans ma chambre et souffler un peu, enlever mes chaussures et cette fichu culotte longue que l'on devait porter en dessous de la tenue obligatoire. La chambre était confortable bien que très sommaire, il n'y avait pas de peignoir, de chaussons en papier beaucoup trop petits et encore moins un petit chocolat sur l'oreiller mais c'était suffisant pour passer une bonne nuit. J'étais posé sur mon lit, la tête tournée vers la fenêtre, un capricorne rouge vif se baladait sur le rebord, c'était le signe...

Après une bonne nuit de sommeil, me voilà en route pour le petit déjeuner, je doutais pouvoir trouver mes Chocapic sur la table du petit déjeuner mais bon avec un peu de chance je trouverais quelque chose de plus appétissant que du pain et du beurre, j'avais mis la main sur un petit pot de beurre de cacahuète croustillant, celui avec les petits morceaux de cacahuètes à l'intérieur, ça ferait l'affaire pour ce matin. En traversant la salle pour m'installer avec les autres français je remarquais que les gens me regardaient en murmurant, comme si j'avais quelque chose collé sur mon front. La salle de repas de laquelle émanait un charivari épouvantable hier soir était étonnement très silencieuse ce matin. En essayant de m'asseoir à côté de mes confrères j'ai remarqué leur mouvement de recul à mon arrivée.

« Paul que se passe-t-il ?

- Ecoute Damien, tu ne peux pas t'asseoir avec nous, va ailleurs sans faire de vagues.

- De quoi parles tu ?

- Comment ça de quoi je parle ? Après ce que tu as fait hier soir tu ne devrais même pas être ici !

- Paul, vraiment je ne sais pas de quoi tu parles, je me suis couché à 22h et réveillé à 6h ce matin, je n'ai rien fait cette nuit !

- Va ailleurs ! »

J'étais totalement perdu, que s'est-il passé la nuit dernière ?

J'avais trouvé une place libre au fond de la salle mais j'en avais perdu l'appétit, tout le monde avait les yeux figés sur moi et chuchotait, je n'avais pourtant pas mis un pied en dehors de ma chambre, j'en étais certain... à moins que ça ait recommencé... le capricorne était revenu...

J'avais tout laissé en plan sur ma table pour convoquer le doyen, je devais savoir.

« Doyen est-ce que je peux vous parler s'il vous plaît ?

- Je vous écoute.

- En privé est-ce que c'est possible ? »

Il se leva et me demanda de le suivre dans une petite pièce attenante.

« Ce que vous avez fait hier soir est inadmissible, je suis très étonné que vous soyez encore là et je comptais réunir les cardinaux pour demander votre renvoi, mais si vous ne voulez pas perdre la face et votre place au sein de l'Eglise, il serait préférable de partir de vous-même.

- Doyen, vous devez me croire, je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez, tout ce dont je me souviens c'est d'être allé me coucher et de me réveiller ce matin.

- Cessez vos calembredaines !

- C'est la vérité ! Mais que s'est-il passé à la fin ?

- Cardinal, nous vous avons trouvé dans la cave cette nuit, nous entendions crier et blasphémer depuis l'autre bout du bâtiment !

- Non ce n'est pas possible...

- Nous sommes plusieurs à vous avoir vu, vos confrères français ont même essayé de vous raisonner et de vous ramener à votre chambre avant de venir me chercher, vous étiez en plein délire !

- Mais qu'est-ce que je disais ?

- Vous voulez vraiment m'obliger à répéter ces mots ?

- S'il vous plaît !

- Vous disiez que Dieu vous avez abandonné, que nous étions tous des monstres, je vous passe les insultes que vous avez utilisé, mais c'était extrêmement vulgaire ! Vous avez dit que seul Satan pouvait vous sauver et qu'il était là avec vous, qu'il tuerait tous ceux qui se mettraient sur son chemin !

- Je... je ne me souviens de rien, je vous jure.

- Evitez de jurer en ces murs Cardinal ! Vous devriez déjà être en train de faire vos bagages ! Et vous pouvez compter sur moi pour faire un rapport à votre supérieur.

- Je ne peux pas, j'ai une mission.

- Alors attendez-vous à ce que l'on procède à un vote pour vous faire partir de force.

- Essayez donc. »

Je sentais la colère monter, la rage, je ne voulais pas voir la vérité en face mais ce n'était pas la première fois que cela se produisait. Je n'entendais plus rien autour de moi, j'avais quitté la salle en trombe, le doyen me suivait et n'était plus seul, je voyais rouge, je pouvais sentir mon cœur battre dans mes tempes. Je voulais crier mais je n'y arrivais pas, je voulais courir, m'enfuir mais mon corps n'écoutait pas.

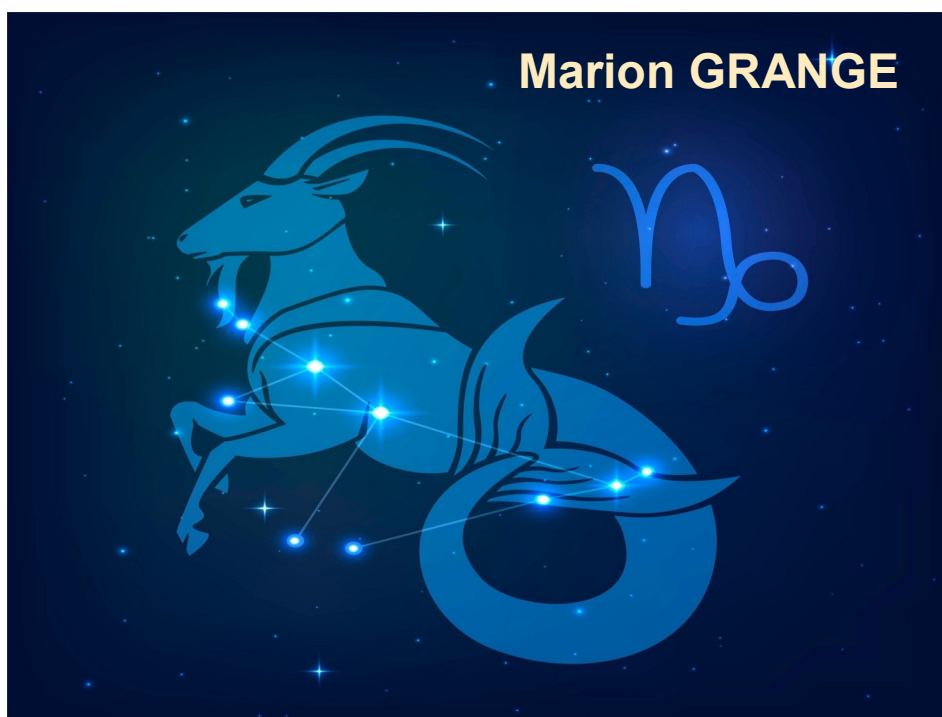
« Cardinal, revenez ici ! »

Le doyen, encore... En me retournant pour lui faire face je pouvais le voir, les autres cardinaux cachés derrière lui, tous apeurés, telles des petites fillettes cachées derrière leur papa. Mon sang ne fit qu'un tour, mon cerveau, mon cœur étaient sur le point d'implorer, je ne me reconnaissais plus, ce n'était pas moi. Ce fichu capricorne, il est toujours là, c'est lui ! Lui qui me fait faire tout ça ! Lui qui m'a fait tourner le volant de la voiture au dernier moment quand mon père conduisait ! Lui qui m'a fait me retrouver seul ! Lui qui m'a fait tuer ce pauvre Cardinal il y a six mois ! Tout est de sa faute ! Je ne voulais pas !

Les coups partaient, je ne pouvais plus m'arrêter, le doyen jonchait sur le sol, une mare de sang autour de lui, les autres cardinaux ne faisaient rien, ils regardaient, choqués, à croire qu'ils ne voulaient pas que je m'arrête, ou peut-être qu'ils avaient peur. Un sourire se forma sur mon visage, je ne pouvais même pas le contrôler, mon esprit était là mais mon corps était dirigé par quelque chose d'autre. Je réussis à m'enfuir en courant tentant de trouver une sortie.

« Ouf l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ? »

Peut-être que ma mission était de rester ici et finir ce que j'ai commencé.



Ô Jean si tu savais... Qu'importe si le prix du sang efface le Vivant

A l'eau de pluie, à l'eau de prose, de ton exquis Velin nous aurions grand besoin pour anéantir enfin le venin de ces mufles malsains.

Tes fables pertinentes demeurent si vaines dans des esprits de dépravés.

Ni latentes, ni même semées.

Ton œuvre posthume exposerait ta critique acerbe face à l'absence d'éthique dans l'adresse politique, ta plume acérée, la superbe, affirmerait notre degré d'amertume face à l'arrogante suffisance.

Loup, lièvre, bœuf, héron, cigale, renard, belette, fourmi, crapaud ou grenouille, le Vivant nourrissant tes écrits s'effondre. Méprisé par manque de probité.

Le roseau et le chêne n'ont plus voix au chapitre. La vie se délite.

Les sources de ton inspiration se tarissent, remplacées par d'énormes tas d'immondices, ravagées, dilapidées pour de monstrueux bénéfices.

L'indigent trime quand la crapule frime planquée derrière sa milice armée jusqu'aux dents, massacre sans scrupule les trophées de son insipide vie, ricanant tel un obséquieux infâme sans conscience ni âme.

Pour ces scélérats d'«entre-soi» pleins de vices, mafia de leur Etat, nul sacrifice, les frais de la princesse leurs sont dévolus.

Qu'importe le nombre de suffrages détenus, orgueilleux et corrompus, ils se réjouissent de l'apanage des privilèges de leurs sièges.

Qu'importe si la profonde colère populaire gronde, dénonce l'immonde.

Jamais ces créateurs de crépuscules ne seront ostracisés comme de crédules subordonnés.

Les lois sont prescrites par eux, écrites pour eux.

En ce 21^{ème} siècle, les cyniques impudents pactisent avec un nouveau mot : l'escrologie. Monsieur Poquelin les aurait baptisés «escrologistes», odieux et dangereux comédiens.

Ô Jean si tu savais...

Les petits coins de paradis sont pillés par cupidité, détruits sans aucune poésie, tronqués, tronqués contre le coin de parapluie.

Quelques gouttes tombent ?

Ils pensent à leurs baleines, celles qui ouvrent leur parapluie pour se protéger, surtout ne pas se mouiller ! Imbibés jusqu'à la moëlle des os, ils épargnent leur Davos.

Les cétacés exterminés, les dauphins massacrés et les orques tués ?

Qu'importe, ils se moquent de ces vies bafouées par milliers.

Les océans et les mers souffrent à fleur d'eau, les êtres peinent à fleur de peau, qu'importe, d'un revers de billet ils balaient l'eau des larmes, à grands renforts de munitions vidant leurs armes, ils échappent aux mailles du filet.

Quelques gouttes tombent ?

Obnubilés par leur absurde prospérité, ils crient victoire, décontractés, se tapent l'épaule sans amitié, riant de leurs délits d'initiés, se félicitent des côtes brûlées et forêts saignées en toute impunité, négligeant les taules puant l'insalubrité.

Fontaine je ne boirai pas de ton eau est un proverbe qu'ils ignorent sans aucun remords.

La fontaine se transforme en trous profonds, béants, laissant l'eau s'évaporer sous les affres du temps et de l'argent.

Même l'esquisse de ton indulgence s'assècherait devant les maux maudits d'aujourd'hui.

Ô Jean si tu savais...

Nous touchons le fond.

Tes vers tombés aux oubliettes ne pourront plus servir à remplir nos verres, ni nos assiettes.

Perrette est en disette, obsolète.

La violence de la nuisance ne s'affiche que dans le camp qui éteint le regard, crament les gens et les champs.

L'eau des torrents chantants, l'eau vitale à notre soif du Vivant est accaparée par une poignée de mains avides négociant le mortifère sur notre Terre.

Ils objectent que ces cicatrices à ciel ouvert sont nécessaires.

Leurs végétaux ne sauraient vivre sans notre source commune, ne devant jamais défaillir mais jaillir pour leurs indicibles actions de spéculation.

Rejetant toutes autres solutions, voilà sans fioriture, l'indigne paradigme de ces ignobles nobliaux glorifiant leur effroyable forfaiture, imposant au peuple de payer l'addition de leurs affligeantes et délictueuses addictions.

Qu'importe l'humain, l'animal, le végétal, le minéral.

Qu'importe si des hommes, des femmes, des enfants meurent de faim, exterminés par la flambée d'indécentes richesses.

Qu'importe si des hommes, des femmes, des enfants meurent assassinés au nom du dogme de l'argent tout puissant.

Le prix du sang.



Agnès Rohde

Le Soupirail

Un autre bruit se mêlait aux clapotis des gouttes sur le trottoir d'en face... Un murmure grave, régulier, presque humain. Peut-être un volet mal fermé ou le vent s'engouffrant dans une bouche d'égout ? Je ne savais pas, mais je devais absolument traverser.

Prenant mon courage à deux mains, je passais de l'autre côté de la route, déterminée à suivre le bruit et à en découvrir l'origine.

Je la devinais en m'approchant d'un haut bâtiment. Un soupirail était ménagé au bas du mur. C'était de là que montait le râle. En m'abaissant, prenant garde à ce que personne ne me voit, je regardais à travers le soupirail et aperçut une silhouette que je reconnus immédiatement. Isaac Seror. Mon fils, qui m'avait été enlevé.

Le lendemain, je reviendrai avec des outils pour couper la grille rouillée bloquant le soupirail. Je ferai glisser Isaac dehors et nous nous enfuirons avec la valise que j'aurai préparée. Il faudra partir loin, très loin au-delà de la ligne de démarcation et disparaître dans la nuit.

En écrivant ces lignes, j'étais prête à tout. Dans quelques heures, notre destin serait scellé.

Alvara Beauregard tourna la page pour ne découvrir que des feuilles blanches. Elle laissa tomber le livre en pestant. Le roman que son frère aîné, Ulric Beauregard, lui avait offert avait un cruel défaut de fabrication. Il en manquait la fin ! Alvara ne pouvait le supporter. Elle s'était attachée à l'histoire d'Yvonne et d'Isaac et voulait connaître leur destin.

Sans tergiverser plus longtemps, elle partit chez le libraire de son quartier pour y taper un scandale digne de ce nom. Il était honteux de vendre des exemplaires mal imprimés. Elle en exigea un autre. Gratuit, bien évidemment. Le pauvre libraire ayant affaire au redoutable coup d'éclat de la jeune Beauregard ne se le fit pas dire deux fois. Il remit à la demoiselle un nouvel exemplaire, auquel il manquait aussi la fin. C'était insensé. Quelque soit le livre, il finissait sur cette phrase au suspense insoutenable : *Dans quelques heures, notre destin serait scellé.*

La frustration d'Alvara se reporta du libraire à l'écrivain, une certaine Daphné Dumarais.

De retour chez elle, elle mit ses compétences d'étudiante en journalisme en action pour dénicher des renseignements sur l'autrice. En vain. C'était comme si Daphné Dumarais n'existait pas. La seule explication à laquelle pensait Alvara était que Daphné Dumarais était un nom de plume. Ce postulat l'empêchait de trouver la véritable identité de l'autrice et d'entrer en contact avec elle.

Si Alvara Beauregard ne supportait pas quelque chose, c'était bien qu'un problème lui résiste. Son frère lui avait offert un roman pour qu'elle ait de quoi se divertir pendant les grandes vacances, mais privée de fin, elle n'était pas du tout divertie. Au contraire, elle était déçue, insatisfaite et irritable.

Mue par une soudaine impulsion, elle tapa sur le Net le nom d'Yvonne Seror, l'héroïne qui contait ses aventures dans le roman. D'autres avant elle avaient peut-être été étonnés par l'absence de fin et avaient partagé leur mécontentement sur divers forums de discussion. Mais en cherchant le nom d'Yvonne Seror, Alvara ne s'attendait certainement pas à trouver une occurrence dans la base de données du Mémorial de la Shoah. La fiche trouvée dans les archives indiquait qu'une Yvonne Seror, née le 30 novembre 1910 à Paris, de nationalité française, avait

été déportée à Auschwitz dans le convoi numéro 35 le 21 septembre 1942 et qu'elle était décédée en déportation. Se pourrait-il que le roman de Daphné Dumarais, raconté à la première personne du singulier, soit en réalité le récit autobiographique d'Yvonne Seror ? Cela expliquerait qu'il en manque la fin, car Yvonne n'avait jamais pu l'écrire. Mais dans ce cas, qui avait fait publier le livre ?

Alvara fut chagrinée d'apprendre le sort tragique de cette femme à laquelle elle s'était attachée en lisant le roman. Avec appréhension, elle chercha Isaac Seror dans la base de données, sans aucun résultat. Au lieu de cela, elle retrouva sa trace dans une maison de retraite excentrée, vers laquelle elle se dirigea immédiatement. La mère avait sauvé le fils, mais cela s'était quand même mal fini. Elle devait savoir pourquoi.

— Monsieur Seror, vous avez de la visite.

Alvara approcha d'un fauteuil sur lequel était assis un vieil homme aux rides profondes et aux iris cernés d'un léger voile blanchâtre.

— Isaac ? Je m'appelle Alvara Beauregard et j'aimerais savoir ce qui est arrivé à votre mère.

— Comment connaissez-vous ma mère ? interrogea la voix mal assurée du vieillard.

Alvara prit place en face de lui et parla du roman. Isaac Seror en resta bouche bée. En effet, sa mère écrivait, mais elle n'avait rien publié et lui non plus. Elle cachait ses écrits dans sa valise, celle avec laquelle ils s'étaient enfuis.

— Votre mère a donc brisé le soupirail et vous a fait sortir, comme elle l'avait dit. Vous avez pu fuir, mais pas elle.

Les infirmiers avaient prévenu Alvara qu'Isaac n'avait plus toute sa tête. Pour autant, il y avait des événements qui ne s'effaçaient jamais et leur fuite était l'un d'eux.

— Nous nous sommes enfuis tous les deux, rectifia-t-il. Nous avons trouvé refuge chez un couple qui a gentiment accepté de nous héberger. Claudine et Gabriel Dufresne. J'étais petit mais je m'en souviens encore. Je voyais ma mère écrire depuis notre cachette.

Il manquait donc bien une partie du roman et certainement une partie non-négligeable. Mais si ce n'était pas Isaac qui avait publié le manuscrit, qui était-ce ?

— Où se trouve le manuscrit original de votre mère ?

— Dans sa valise, j'imagine. Je n'y ai jamais touché. C'était trop douloureux.

— Où est cette valise désormais ?

— Je ne sais plus. Je pensais l'avoir amenée ici avec moi mais il faut croire que non car elle n'est pas dans ma chambre. Cette valise est le seul souvenir que j'ai pu garder de ma chère maman.

— Je peux vous demander pourquoi elle a finalement été arrêtée ?

Isaac Seror pris une profonde inspiration avant de répondre.

— Elle a été dénoncée. Je n'ai jamais su par qui.

Alvara remercia le vieil homme et s'excusa de l'avoir dérangé.

Yvonne avait écrit ce que son fils n'avait jamais lu. La partie manquante du roman détenait à coup sûr la vérité. Alvara devait retrouver le manuscrit. Ce dernier était dans une valise, et même si Isaac ne savait plus où elle était, il pensait pourtant l'avoir amenée sur place avec lui. Cette valise devait donc forcément se trouver quelque part. Ne restait qu'à savoir où.

Alvara posa des questions au personnel soignant. Avec des questions précises et un tempérament résolu, il était visible que la jeune femme ne renoncerait pas avant d'avoir obtenu

des réponses. Elle en trouva auprès d'un infirmier d'une cinquantaine d'années, répondant au nom de Nicolas Dufresne, qui lui dit penser savoir où était la valise.

L'EHPAD possédait une annexe, séparée par un couloir relié à la maison principale, où logeait certains membres du personnel soignant, afin d'assurer une meilleure réactivité en cas de problème avec les résidents. L'annexe était dotée d'une cave dans laquelle chaque soignant logé disposait d'un box individuel. Il arrivait à certains patients d'y stocker également quelques affaires.

Alvara suivit Nicolas jusque dans la cave. Il lui proposa de commencer ses fouilles par son propre box, qu'il déverrouilla, pendant qu'il se chargeait d'obtenir les clés des box suivants. La jeune femme se mit à l'ouvrage et ne tarda pas à mettre la main sur une valise en cuir, usée par le temps et munie d'une petite plaque en laiton gravée des initiales Y.S.

La valise d'Yvonne. Elle l'avait trouvée.

N'y tenant plus, elle l'ouvrit, dévoilant les minces possessions d'une femme en fuite, et au milieu de ces dernières, le fameux manuscrit. Si Alvara avait envie de savoir pourquoi la valise d'Yvonne se trouvait dans le box de Nicolas, elle y réfléchirait plus tard. Pour le moment, elle avait peut-être la clé du destin d'une femme en main.

Alvara se rendit aussitôt à la fin du manuscrit, survolant le sauvetage d'Isaac pour atteindre le récit des semaines passées avec le couple Dufresne.

Dufresne... N'avait-elle pas entendu ce nom récemment ? Hormis de la part d'Isaac ?

Nicolas Dufresne ! L'infirmier !

Alvara fit volte-face et se rua sur la porte du box, contre laquelle elle se cogna. Elle était fermée. Nicolas l'avait piégée et elle ne s'en était même pas rendu compte. Et quel était ce bruit sourd qui ressemblait au jet d'une fontaine ?

La jeune femme écarquilla les yeux en voyant de l'eau filtrer sous la porte du box et venir lécher ses pieds. Elle appela, cria et s'escrima en vain sur la poignée tandis que l'eau montait. Elle devait sortir, et vite, si elle ne voulait pas se retrouver submergée.

Alvara tâcha de se calmer et d'observer son environnement, à commencer par la porte en elle-même. Cette dernière n'était pas très solide et ses charnières apparentes étaient accessibles. En faisant levier avec un outil improvisé, elle pourrait peut-être la démonter. Nicolas Dufresne gardait des vêtements dans son box. Ces derniers étaient accrochés avec des cintres sur un portant. Alvara s'empara d'un cintre et se servit du crochet pour faire levier. La porte se dégonda.

Elle pataugea dans la cave, où un robinet était ouvert à fond. Elle s'empressa de le fermer. L'eau continuait pourtant à se déverser, provenant d'une vieille canalisation en métal fissurée. La pression anormalement élevée de l'eau avait dû provoquer une surtension hydraulique qui avait endommagé la canalisation. Désormais, impossible de stopper l'inondation. Quant à la porte de la cave même, elle était bien plus solide que celles des box et le cintre ne servirait plus à rien.

Alvara chercha une autre issue et découvrit un soupirail similaire à celui de l'histoire d'Yvonne et d'Isaac. Il était bien trop haut pour qu'elle l'atteigne mais elle s'en approcha pour crier à l'aide. Seulement, tous les soignants étaient dans la maison de retraite, il y avait donc peu de chance qu'elle soit entendue.

Des jambes apparurent pourtant et un corps se plia vers elle. Celui de Nicolas Dufresne.

— La curiosité est un vilain défaut, mademoiselle Beauregard. Vous auriez dû laisser le passé tranquille. Maintenant il va disparaître à tout jamais en même temps que vous.

— C'est vous qui avez caché la fin du manuscrit. Pourquoi ? Que contient-il que vous pourriez vouloir dissimuler ?

Alvara repensa à la dénonciation faite par un inconnu et tout s'éclaircit.

— C'est votre grand-père qui a dénoncé Yvonne, c'est ça ?

— Non, ma grand-mère, Claudine Dufresne. Elle était jalouse de cette femme que son mari s'empressait d'aider. J'ai vendu l'histoire d'Yvonne pour gagner de l'argent, autant que ses écrits servent au moins à ça, mais j'ai passé sous silence la partie où elle mentionne ma famille.

— Vous ne vouliez pas qu'on sache que votre grand-mère était collabo.

— Et personne ne le saura jamais.

Nicolas s'éloigna, abandonnant Alvara à son sort, tandis que l'eau continuait à monter dangereusement. La jeune femme s'agrippa à la valise, attendant fébrilement que la fin vienne. Personne ne savait qu'elle était là.

— Mademoiselle ?

La carcasse d'Isaac surgit par le soupirail. Encore une fois, il était bien trop haut pour qu'elle puisse l'atteindre, mais en se hissant sur la pointe des pieds, elle parviendrait peut-être à lui donner la valise, qui se révéla trop imposante pour la petite ouverture. Alvara était prête à sortir les pages manquantes de la valise pour les glisser à l'extérieur mais Isaac l'en empêcha.

— Il est plus important de vous sauver vous que de sauver l'histoire de ma mère, asséna-t-il avant de disparaître.

Quelques minutes plus tard, Alvara entendit des bruits derrière la porte de la cave, puis cette dernière s'ouvrit sur Isaac.

Nicolas Dufresne sut que sa vie allait changer du tout au tout lorsqu'il vit, debout dans le parc de l'EHPAD, un survivant de la Shoah appuyé sur une cane et une jeune étudiante trempée, une valise usée à la main, qui le fixaient en retour d'un air résolu.

L'histoire d'Yvonne allait pouvoir retrouver sa partie manquante.



Sarah SIMON

(Prix Hitchcock)

Coincés

"Ouf, l'issue de secours ! Mince, bloquée ! Comment sortir de ce conclave ?"

En disant celà, je ne réalise toujours pas la gravité de la situation. Si nous ne parvenons pas à sortir il va finir par nous trouver et je n'ose pas imaginer la suite...

"- Un conclave c'est pas le truc pour élire les papes au Vatican ? me demande Perry.

- Pas forcément, lui dis-je, à l'origine, l'étymologie de conclave vient du latin cum-clavis qui veut dire littéralement "avec clé". Donc on peut l'utiliser pour quelque chose qui est fermé à...

- Oh je t'en prie Marylène c'est pas vraiment le moment pour du latin ! dit Billy en m'interrompant.

- C'est toujours le moment pour du latin ! rétorquais-je.

- Oh vous allez pas vous disputer maintenant sérieux vous voulez que je vous rappelle la situation ?"

Perry n'a pas le temps de continuer sa phrase que de l'obscurité au fond du couloir central formé par les étagères d'entrepôt nous revient un cri. Comment le décrire... Un cri très guttural, presque trop, un cri de rage ou peut-être est-ce de la détresse... je ne parviens pas à faire la distinction tant ce cri me dérange, tant il semble venir du fond des entrailles de celui qui le produit, il est à la limite du bestial. Je ne tiens pas à revoir la source de ce bruit horrible.

"- Voilà. continue-t-elle comme si le cri expliquait tout.

- Bon de toute façon on a appelé la police ils devraient arriver... intervient Léo.

- Non ils n'ont jamais dit ça, l'appel s'est coupé avant qu'ils puissent nous dire ce qu'ils allaient faire ! dit Billy.

- Au moins on a eu ce commissaire là, Mark Mésange c'est ça qu'il a dit ? Bon ben on a plus qu'à attendre, il faut relativiser est ce qu'on a des trucs qui peuvent nous servir ? demande Léo. Vous avez quoi sur vous ?"

- J'ai une barre de croustillant chocolat-cacahuète... répond piteusement Perry.

- Génial comme ça si il est allergique aux arachides on pourra lui lancer dessus...

- Billy c'est pas le moment pour..."

Perry s'arrête de parler et lève la main en signe de silence, signe que Billy ne semble pas percevoir.

"- Pas le moment pour quoi ? pour une petite boutade ? pour une calembredaine ? pour une galéjade ? Désolé mais quand je panique faire une blague ça me rassure..."

- Tais toi !" lui chuchote Léo avec un soupçon de panique dans la voix.

Mon Léopold ? de la panique ? Non je dois me tromper, il est trop charismatique pour paniquer ! ça doit être le stress d'être enfermé dans cette immense cave seule avec lui... Bon y a aussi Billy et Pernille mais mon attention n'est pas focalisée sur eux... Elle l'est plus sur la source du cri de tout à l'heure, cet homme que nous avons aperçu en entrant ici, massif, très grand et sale, cet homme qui avait violemment refermé la porte de la cave derrière nous, comme dans ces vieux films d'horreur...

Un bruit me tire de mes pensées, c'est un bruit métallique qui semble venir de derrière la porte close au fond du couloir d'étagères de l'autre côté de la pièce. C'est un bruit qui dure, comme si l'on traînait quelque chose sur le sol, quelque chose de lourd semble-t-il. Rien pour nous rassurer...

"- Il nous cherche encore, fait remarquer Perry.

- Bien vu Sherlock ! chuchote Billy.

- Billy la ferme ! - Désolé..."

- Il faut qu'on retourne à la première pièce, dit Léo.
- Mais à quoi bon il avait fermé la porte, rappelle Billy la voix tremblante (venant de lui ça m'étonne moins).
- Oui mais y'avait un autre couloir que celui que nous avons pris, avec un peu de chance il mènera vers une autre sortie, dis-je pour appuyer la proposition de Léo.
- Bon ben allons y alors mais vite avant qu'il arrive.
- Euh ouais allons y mais euh... par où ? demande Perry. On va quand même pas passer par le couloir central, c'est par là qu'il risque de passer.
- Déjà qu'il essaie de rentrer un peu. On a verrouillé la porte de la pièce où on se trouve, ça devrait le retenir non ?
- Billy t'as vu la carrure du mec et celle de la porte ? réplique Perry, elle le retiendra pas plus de 4 secondes...
- Pernille a raison, chuchote Léo, je pense qu'il vaut mieux longer les murs derrière les autres étagères quitte à rallonger le trajet."

Tandis que nous nous éloignons du couloir central en direction du coin de la pièce, je remarque que Perry avait raison. Un violent fracas nous signale que la seule barrière qui nous restait contre lui vient de céder... non "céder" ce n'est pas le mot... vient d'être arrachée du mur puis jetée sur le sol. A travers les barreaux des étagères de métal, nous observons une silhouette râblée marcher d'un pas lourd vers là où nous nous trouvions il n'y a pas 10 secondes. Léo qui mène le pas use alors de son charisme en nous faisant signe d'accélérer et dans le plus grand silence, nous atteignons la sortie et partons en courant jusqu'à la salle où nous étions arrivés.

Là bas nous ne mettons pas longtemps à repérer le couloir dont je parlais et à nous engouffrer dedans. Assez rapidement, nous tombons sur un angle et une porte face à nous.

- "- Bon on a le choix, dit Léo, soit on continue dans le couloir soit on entre dans la pièce voir s'il n'y a rien à prendre.
- Mais tu veux prendre quoi ? demande Billy.
- Je sais pas peut être des trucs pour se défendre si jamais on y est forcés.
- Je trouve que c'est une bonne idée, dis-je pour appuyer Léo encore une fois, c'est vrai quoi, on sait jamais..."
- Allez on va pas débattre plus que ça on en a pas le temps ! intervient Perry en ouvrant la porte."

La pièce est carrée, pas très grande mais je remarque que malgré sa petite taille, on a réussi à y caler un bazar pas possible. Il y a de vieilles étagères cassées pour certaines, des cartons à moitiés moisissés, des vieilles barres en fer et une grande bâche qui couvrait un tas de je ne sais pas quoi dans un coin.

- "Qu'est ce que c'est que tout ce charivari... me murmurais-je.
- C'est quoi qui pue comme ça ? demande alors Billy.
- Oui on est d'accord qu'il y a une odeur pas normale là, répond Perry.
- Ca semble venir de sous la bâche, fait remarquer Léo."

Il s'en approche prudemment, nous retenons tous notre souffle jusqu'à ce qu'il tire d'un coup sec pour découvrir un grand tas de boîtes en bois... Un frisson me parcourt le dos.

"- C'est quoi ces boîtes...? murmure Perry avec une voix aussi faible que tremblotante

- C'est pas des boîtes... dit Billy.

- C'est des cercueils, complète Léo."

Un gros blanc dans la conversation monte la tension de l'atmosphère au point que même Billy ne trouve pas de blagues à faire.

"Il faut les ouvrir, dit alors Léo.

- Mais t'as perdu la tête ? chuchote Billy. T'imagines sur quoi on pourrait tomber ?"

Mais Léo ne l'écoute plus, il est déjà devant le cercueil le plus proche. Il l'ouvre et tombe sur une collection... de vieilles culottes sales ? Il n'y a rien de plus dérangeant que de trouver une collection de dessous féminins dans le repère d'un psychopathe. Rien.

"- Vous... vous pensez que c'est une sorte de plaisir pervers ? demande Perry. 'Fin c'est vrai quoi quelle idée de collectionner ça c'est horrible !

- Non la vraie question c'est "à qui appartenaient-elles" ? dit Billy. Vous pensez qu'il les a gardées comme des... trophées de chasse ? un truc du genre...

- C'est atroce ! dis-je. Comment on peut faire ça ?!

- Je crois que j'me sens pas bien... dit alors Perry en chancelant.

- Bon ne nous attardons pas sur ça ! dit Léo. Ça nous sera pas utile contre lui, on continue de chercher.

- Oui ouvrons celui qui pue là !" dit Billy.

Tandis que je soutiens Pernille par les épaules et lui conseille de respirer, Billy et Léo se rapprochent lentement de la source de cette puanteur. A chaque pas qu'ils font, ils semblent perdre un peu plus de volonté. Arrivés devant, ils se regardent comme s'ils faisaient un duel pour savoir qui allait devoir l'ouvrir. Billy semble gagner ce duel car Léo pousse un soupir avant de lever prudemment le couvercle du cercueil. Alors que des remugles se répandent dans la pièce, le visage des deux garçons se décompose à vue d'œil. Leurs traits se tirent vers le bas, leurs yeux s'écarquillent anormalement et leur peau pâlit. Ils semblent vouloir hurler mais rien ne sort, à la place, ils ne font qu'inspirer de l'air inutilement. Je n'avais jamais vu Léopold dans cet état... Billy oui mais pas Léo, c'est pas normal...

Mais avant que Perry ou moi ayons eu le temps de dire quoi que ce soit, Léo claque violemment le cercueil et Billy lui se tord en deux en toussant comme pour vomir.

" Ne regardez surtout pas là dedans ! dit Léo.

- Surtout pas ! continue Billy. Gardez le fermé à tout prix !

- Mais c'était quoi ?! demandais-je. On veut savoir nous !

- Non crois moi Mary tu veux pas savoir... répond Léo. Il faut que j'oublie ça... oh c'est pas possible...

- Oh c'était une mauvaise idée... on aurait jamais dû rentrer dans cette cave... déjà que l'urbex c'était pas une bonne idée... j'aurais dû rester avec ma grand mère à arroser les courgettes et les tomates du potager au lieu de venir crever ici...

- Woh Billy calme toi ! lui dis-je. Reprenez vous c'est pas le moment de céder. Je dis pas ça pour toi Pernille hein...

- T'inquiète pas je l'avais pas vu comme ça... répond-elle faiblement.
- Mary a raison il faut se concentrer sur autre chose, il pourrait arriver à tout moment... dit Léo qui semble avoir un peu repris ses esprits. Regardez, c'est quoi dessiné sur le mur ?
- On dirait le symbole du capricorne dans le calendrier du Zodiaque... dit Billy, ravi de changer de sujet.
- C'est pas le capricorne, c'est le bélier mec... dis-je pour le corriger.
- Oui ben scuse moi de pas avoir ta culture, répond-il.
- Ou alors c'est juste un V qui sait... intervient Perry. Des fois faut pas chercher trop...

Encore une fois c'est la pauvre Pernille qui n'a pas le temps de finir sa phrase que Billy pousse un cri en pointant la porte du doigt. Je me retourne brusquement mais à temps pour voir venir une lourde hache rouillée que j'esquive maladroitement.

Il est là, dans l'encadrement de la porte. Il porte une sorte de combinaison de mécano, un sac sur la tête avec deux trous, un nombre incalculable de couteaux à la ceinture et tient la fameuse hache. Tout se passe alors très vite, Léo attrape une des barres de fer dans un coin et charge l'homme en nous criant de fuir. Moi je ne veux pas abandonner Léo mais Billy nous tire Perry et moi par le bras vers la porte. L'homme est à présent au centre de la pièce et porte son attention sur Léo, il lève sa hache et je n'ai pas le temps de sortir de la pièce que j'entends un bruit sec suivi d'un bruit sourd, comme une chute. Je me retourne très rapidement histoire de jeter un coup d'œil et je vois Léo couché par terre dans une flaque sombre et la barre en fer un peu plus loin. J'ai envie de fondre en larmes et de me livrer à l'homme sans m'enfuir mais je ne peux pas abandonner Perry qui ne se sent toujours pas bien.

Je l'aide à sortir rapidement de la pièce puis on se met à courir aussi rapidement que possible mais Pernille est trop fatiguée elle n'y arrivera pas. Pour confirmer ma pensée, elle tombe juste à côté de moi. Je lui crie de se relever mais sa chaussure s'est coincée dans une grille au sol et c'est trop tard, l'homme est déjà derrière elle, brandissant sa hache. Je n'ose même plus regarder, je me retourne et cours vers Billy en me retenant de ne pas céder. Je rattrape assez rapidement ce dernier mais lorsque j'arrive à son niveau lui aussi tombe, stoppant net sa course. Je me retourne pour essayer de comprendre et je remarque un manche de couteau de cuisine qui dépasse de son dos... L'homme nous lance des couteaux... Je suis à deux doigts de faire une crise cardiaque mais je me mets à accélérer sans faire attention aux bruits de pas qui se rapprochent derrière moi. J'arrive alors dans ce qui ressemble à un tunnel vu la forme arquée du plafond et au bout je vois une ouverture qui donne sur l'extérieur. Je suis sauvée c'est la dernière ligne droite ! Je cours du plus vite que je peux jusqu'à ce que quelque chose me pique dans le dos et me fasse me ramasser sur le sol froid. Je ne m'en préoccupe pas, je me relève et c'est alors que je vois un flash de lumière au fond du tunnel. Ça y est, la police est enfin arrivée ! Je vais m'en sortir... Attends... De la lumière au bout d'un tunnel ? Et merde... Je me retourne et vois mon corps couché, immobile à quelques pas de là... ET MERDE !

Nino MESUIL

(Prix Horribilis)



